

JOURNAL HELVETIQUE  
O U  
**RECUEIL**  
D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE  
CHOISIE ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.*

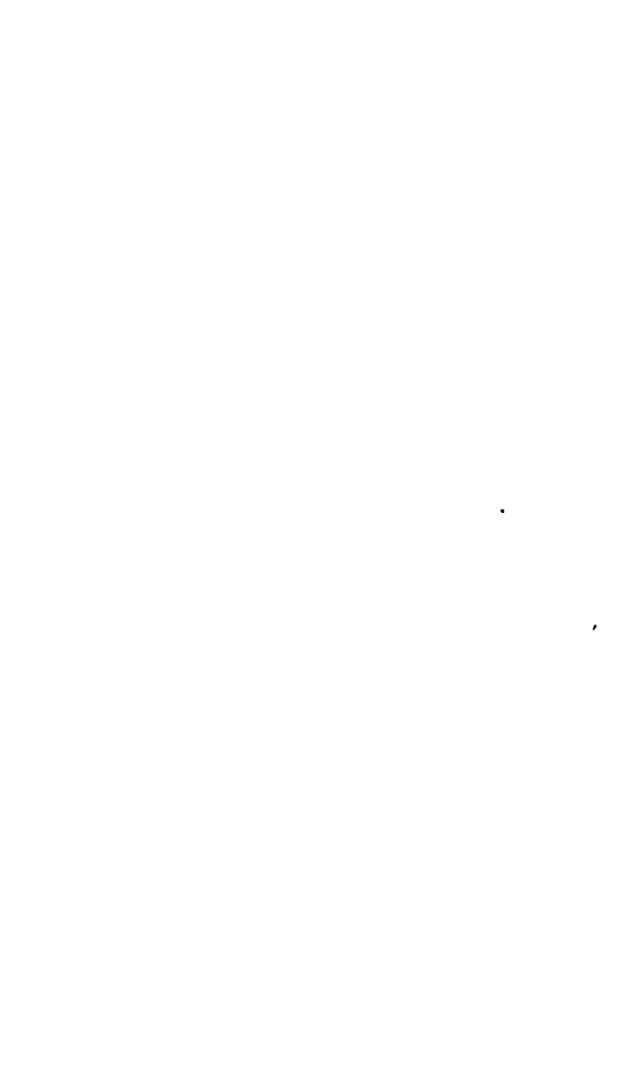
<sup>1</sup>  
**DEDIE AU ROI.**

SEPTEMBRE 1762.



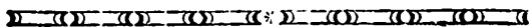
**NEUCHÂTEL,**  
DE L'IMPRIMERIE DES ÉDITEURS.

—  
MDCCLXII.





# JOURNAL HELVETIQUE.



SEPTEMBRE 1762.



## EVENEMENT EDIFIANT

O U

*Histoire de l'Abé de SUZE (\*).*

**I**L y avoit dans la Province de Dauphiné un Eclésiastique home de Condition, nommé l'Abé de SAZE ; il passa sa jeunesse & une

P 2

---

(\*) *Note des Edit.* Ce trait d'Histoire, tel que nous le raportons, a été écrit par Mad. de SIMIANE, Petite Fille de Mad. de SEVIGNE', à l'âge de 13 ans. Quoiqu'il se trouve dans le Journal Chrétien, nous avons cru que nos lecteurs nous fauroient gré de le répéter ici, puisqu'un événement de cette nature ne peut être trop répandu.

grande partie de sa vie dans un déreglement que son caractère de Pretre rendoit encore plus criminel , & il devint fameux par ses débauches dans tout le pais. Dieu le toucha enfin , & cette première grace fut suivie du bonheur qu'il eut de trouver un home d'esprit & d'un mérite rare , pour le conduire dans la nouvelle vie qu'il vouloit entreprendre ; c'étoit le Supérieur de l'Oratoire d'Avignon , nommé le Père ALLARD. L'Abé de SAZE s'établit dans cette Ville sous les yeux de son saint Directeur , & apres avoir passé les premiers tems de sa conversion dans les œuvres de la plus austere pénitence , il alla se renfermer dans le Château de Saze , la maison de ses Pères , à six lieues d'Avignon , où il passa le reste de sa vie dans une grande retraite , & dans les occupations saintes de son état.

Pendant son séjour à Saze , il entretint un comerce fréquent avec le Père ALLARD, qu'il regardoit come le Ministre de l'œuvre de Dieu en lui , & pour lequel il avoit une confiance & une amitié singulière. Un des jours de Carnaval , l'Abé de SAZE lui écrivit , & le pria d'aller passer les trois derniers jours gras avec lui dans son Chateau. Le Père ALLARD , qui ne perdoit aucune occasion d'instruire & d'animer son pénitent , lui fit réponse à peu-pres en ces termes. „ J'irai chez-

„ vous avec joie, MONSIEUR, passer un tems  
 „ destiné, par les enfans du siècle, à des occupa-  
 „ tions & à des plaisirs qui doivent être inco-  
 „ nus aux Chrétiens. Que nous serions heu-  
 „ reux dans nôtre retraite, si nous pouvions,  
 „ par nos gémissemens & par nos larmes, ré-  
 „ parer en quelque façon les dérèglemens de  
 „ ces malheureux jours ! Quel aveuglement !  
 „ quelle misère, de prévenir un tems de misé-  
 „ ricorde par des actions qui méritent de n'en  
 „ recevoir jamais ! Ne cessons point de louer  
 „ le Seigneur de nous avoir séparés de cette  
 „ multitude qui se danne ; mais craignons à  
 „ tous les instans de perdre, par nos infidéli-  
 „ tés, des graces que nous n'avons pas mé-  
 „ rité de recevoir. C'est pour nous fortifier  
 „ dans cette sainte Grace que je me rendrai  
 „ chez vous, pour y passer les derniers jours  
 „ gras. Je suis, MONSIEUR, &c. „

Cette Lettre écrite, le Supérieur la dona  
 au Portier de l'Oratoire, & lui dit simplement  
 de l'envoier à son adresse. Le Portier aiant  
 pris le nom de SAZE pour celui de SUZE, crut  
 que la Lettre s'adressoit à l'Abé de SUZE, à  
 SUZE ; & la lui envoya par un exprès. Que  
 vos voies sont admirables, ô mon Dieu ! Cet  
 Abé de SUZE étoit alors tout ce que l'Abé de  
 SAZE avoit été autrefois, & mille fois pis. C'é-  
 toit un home de grande qualité, possédant  
 de beaux Bénéfices, mais d'un dérèglement

qui faisoit horreur aux plus libertins ; il étoit venu passer le Carnaval dans le Château de Suze , une des plus belles Maisons du Pais , & des plus convenables pour assembler une grande Compagnie , & pour y doner toutes fortes de divertissemens. Ceux que l'on peut prendre innocemment à la Campagne , lui parurent fades & insipides ; il songea à faire venir chez lui tout ce qui pouvoit contribuer à satisfaire ce que la fureur de ses passions lui pourroit inspirer , & à renchérir sur toutes les débauches dont on avoit ouï parler jusques-là. Un projet si abominable alloit s'exécuter ; il étoit dans l'attente du reste de la compagnie qui devoit venir prendre sa part des malheureux plaisirs qu'il avoit préparés avec tant de soin , quand on lui vint dire qu'un home demandoit à lui parler de la part du Père Supérieur de l'Oratoire d'Avignon. Un nom si respectable fit frémir l'Abé de SUZE. La vertu aimable & douce porte avec elle un caractère que le vice ne sauroit soutenir sans éfroi. Il se rassure pourtant , il fait entrer cet home dans sa chambre , & son étonnement redouble quand il voit une Lettre du Père ALLARD ; il ne fait s'il la doit recevoir , s'il doit maltraiter celui qui la porte , s'il en doit faire seulement le sujet de ses plaisanteries avec ses amis : Ils viennent eux-mêmes à son secours , & le déterminent à ne faire

que rire de cette aventure. Il ouvre enfin cette Lettre, il en lit une partie ; mais qui peut exprimer son trouble & son embarras quand il voit ce qu'elle contient ! il ne veut point achever de la lire, & il y est contraint par une force qu'il ne conoit pas ; il la jette par terre, & la ramasse à plusieurs reprises ; il donne des malédictions à l'Auteur de cette Lettre ; il l'acable d'injures. Ses amis le voiant dans cette agitation, se moquent de lui, & veulent le distraire ; mais il n'étoit plus au pouvoir des homes de calmer l'heureux trouble qui étoit en lui. Il passe un tems considérable dans ces premiers mouvemens, qui n'étoient encore que de la fureur. Enfin une profonde tristesse succède à ses transports. Quelle aventure, s'écrie-t-il ! Qui peut l'avoir causée ? Que me veut ce Religieux ? Pourquoi s'adresser à moi ? Pourquoi venir interrompre mes plaisirs, quand je les goûte avec le plus de douceur & de tranquillité, par une Lettre qui change la situation de mon ame & qui renverse tous mes projets ? Les amis de l'Abé de SUZE, surpris de l'impression extraordinaire que faisoit une Lettre, sur un home à qui les Mistères les plus redoutables de nôtre Religion n'en avoient jamais fait, & à qui les sacrilèges ne coutoient rien, crurent qu'il étoit ataqué de quelque vapeur ; qu'il falloit lui laisser passer en repos le reste

du jour & de la nuit ; & que le lendemain il se trouveroit délivré de ses agitations. L'Abé de SUZE le crut lui même , & après avoir quitté la compagnie & s'être renfermé dans sa chambre , il espéra de trouver dans le sommeil ce qu'il ne trouvoit plus dans ses réflexions ; il se coucha ; mais , ô mon Dieu , vous vouliez achever les desseins de votre miséricorde sur cette ame , & la malheureuse tranquillité , dans laquelle le pécheur mérite que vous l'abandoniez , ne devoit point être la fin du trouble de cet hōme prédestiné. Il reconut la main de Dieu qui le venoit tirer de l'abîme où il étoit ; mais qu'il le trouva profond & terrible , à mesure que la lumière de la Grace l'éclairoit ! Il se lève , il se prosterne devant son Dieu , il adore les secrets de sa Providence ; des torrens de larmes sont les premiers sacrifices qu'il lui offre ; le lendemain son premier soin fut de renvoyer la compagnie qui étoit chez lui ; & des qu'il fut libre , la première chose qu'il fit , fut d'écrire au Père ALLARD. Comme il ne savoit point que la différence d'un *a* que l'on avoit pris pour un *u* , & qui avoit fait prendre le nom de SAZE pour celui de SUZE , avoit causé toute cette aventure , il ne douta point que Dieu n'eût inspiré au Père ALLARD la pensée de lui écrire ; il lui manda qu'il devoit être bien satisfait de sa Lettre , s'il avoit eû dessein de l'arrêter

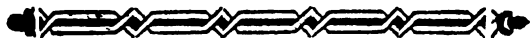


dans la carrière infame de ses débauchés ; que jamais trouble n'avoit été pareil au sien ; mais qu'après un combat pénible , il reconnoissoit la Grace victorieuse ; qu'il se jetoit à ses pieds ; qu'il le suplioit de ne pas laisser son ouvrage imparfait ; qu'il ne le vouloit point voir chez lui ; qu'il étoit indigne d'une telle faveur ; mais qu'il lui demandoit celle de prier pour lui , & de vouloir bien le recevoir sur la fin du Carême ; qu'il espéroit de l'aller trouver à Avignon , & de lui faire une Confession générale à laquelle il alloit se préparer par tout ce qu'il croiroit de plus capable d'apaiser un Dieu bien justement irrité contre lui. Après avoir envoié sa Lettre , il ne songea plus qu'à faire une pénitence proportionnée à ses crimes. Il n'y en eut jamais une plus sincère & plus rigoureuse ; les jours & les nuits dans les larmes & dans les austérités , il ne se permettoit pas les plus legers adouciffemens. Il passa de cette façon tout le Carême , & se disposa à aller à Avignon dans la Semaine Sainte. Le bruit de sa conversion se répandant dans tout le País , un bon Père Capucin , plus touché d'admiration que les autres , voulut aller voir de près les merveilles qu'il entendoit raconter de ce nouveau Pénitent. Il fusifloit autrefois d'être Prêtre , Religieux , home de bien , pour n'oser aborder la maison de l'Abé de SUZE , sans s'expo-

fer à des insultes ; mais le Capucin, sachant qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour lui, y alla avec confiance. Il étoit connu dans la maison ; les premières personnes qu'il rencontra à SUZE lui parlèrent du changement de l'Abé ; les pauvres ne conoissoient plus la misère ; les domestiques ne sentoient plus la servitude ; les louanges de Dieu rétentissoient où peu auparavant on n'entendoit que des blasphêmes ; la paix , la douceur , la tranquillité rendoient cette maison le séjour des Anges. Le Capucin, pénétré de joie , ne pouvoit retenir ses larmes. C'étoit un Saint home ; l'Abé de SUZE le vint recevoir ; il se jeta à ses pieds ; à peine put-il lui conter son aventure , les sanglots , les soupirs entrecoupoient son discours. Enfin il lui aprit l'heureux changement qui lui étoit arrivé ; le bon Père l'écouta avec admiration , & soit qu'il fut inspiré de Dieu , ou qu'il crût que l'Abé de SUZE avoit suffisamment satisfait aux règles de l'Eglise pour recevoir l'absolution de ses péchés , il lui proposa de profiter de son séjour à SUZE pour se confesser ; il lui représenta qu'il ne falloit pas différer plus long-tems de recevoir un Sacrement , qui devoit être le gage de sa réconciliation avec Dieu. L'Abé de SUZE prévenu du desir d'aller trouver le Père Supérieur de l'Oratoire d'Avignon , s'oposa quelque tems aux sollicitations du Père

Capucin ; mais ce Religieux les redoubla avec tant d'instance, que l'Abé de SUZE se fit un scrupule de résister à un ordre qu'il crut venir de Dieu ; il se prépara le reste de la journée & toute la nuit à une action dont il conoissoit l'importance. Il renouvela ses prières & ses larmes , & le lendemain il confessa tous ses péchés , avec une amertume & une contrition inspirées par celui qui devoit lui remettre ses fautes ; il avoua qu'il y avoit plus de trente ans , qu'il n'avoit été à confesse. Le Père Capucin, touché & satisfait de la douleur de son pénitent , lui dona l'absolution qu'il reçut avec des sentimens d'amour & de reconnoissance que l'on trouve bien rarement. Après avoir l'un & l'autre rendu grâces à Dieu , le bon Père dit à l'Abé de SUZE que ce n'étoit pas assez d'avoir rempli ce premier devoir ; qu'il étoit Prêtre sans en avoir presque jamais fait aucune fonction ; qu'il falloit dire la Messe sans diférer ; que Dieu ne lui feroit peut être pas la grace de se trouver de sa vie dans de si heureuses dispositions ; & qu'enfin il le lui ordonoit par tout le pouvoir qu'il venoit de prendre sur lui. L'Abé de SUZE frémit à cette proposition ; l'horreur de ses crimes lui faisoit penser qu'il ne pouvoit jamais être admis à la célébration de nos Mystères ; il conjura le bon Père de ne lui point ordonner une action dont il étoit si indigne ;

mais le Capucin persifla avec tant d'autorité, que son pénitent craignit encore de défobéir à Dieu en lui résistant; il se prépara donc à dire la Messe, & la dit avec tant de foi, tant d'ardeur & tant de piété, que l'on crut voir un Ange à l'Autel, au lieu d'un homme. Après la Messe & l'action de grâces, le Père Capucin prit congé de lui, se recommanda à ses prières, & l'exhorta à la confiance qu'il devoit avoir en Dieu; l'Abé de SUZE de son côté le remercia, & se trouva dans une paix dont il n'avoit pas encore joui depuis sa conversion. Tant d'événemens extraordinaires ne pouvoient être que miraculeux. Le bon Père Capucin n'étoit pas à la porte du Château, qu'on le rapella avec précipitation pour doner sa bénédiction à l'Abé de SUZE qui se mouroit. En éfet une heure après avoir dit la Messe il tomba en apoplexie; fans perdre connoissance, il perdit la parole; mais la paix & la tranquillité de son ame qui paroiffoient sur son vilage furent d'une édification plus grande que n'auroient été ses discours. Le Capucien lui fit la Recommandation de l'Ame, & le pénitent mourut de la mort des Justes, laissant un exemple admirable & bien touchant des miséricordes du Seigneur.



## L E T T R E

*A l'Auteur des FRAGMENS HISTORIQUES,  
qui ont paru dans ce Journal.*

MONSIEUR !

EN lisant vos Fragmens Historiques , du mois de Juillet dernier , j'ai été fort surpris de voir que vous aiez doné , sans aucun correctif , le nom de *perfide* à JAHEL , dont le Saint Esprit , n'a pas fait difficulté de célébrer l'action , come d'une Héroïne , dont la mémoire doit être précieuse , & en bénédiction à tous les Enfans de Dieu. Vous me direz sans doute , que le récit simple & naïf de l'Auteur sacré , vous fournit assez dequoi justifier cette épitète. „ SISERA , dit il , s'en-  
 „ fuisoit à pié , vers la tente de JAHEL , Femme  
 „ d'HEBER Kénien ; parce qu'il y avoit paix ,  
 „ entre JABIN Roi de Hatzor , & la Maison  
 „ d'HEBER Kénien. JAHEL étant sortie au  
 „ devant de SISERA , lui dit : Retirez vous  
 „ chez moi , mon Seigneur : Retirez vous  
 „ chez moi : Ne craignez rien. Lors qu'il se  
 „ fut retiré chez elle , dans sa tente , elle le  
 „ fit d'abord cacher sous une couverture. SI-  
 „ SERA lui dit alors : Donnez moi un peu à

## 230 JOURNAL HELVÉTIQUE

„ boire , je vous prie , car j'ai grand soif. Aussi-  
 „ tôt elle tira du lait d'un vaisseau , lui en  
 „ donna à boire , & le recouvrit. SISERA lui  
 „ dit encore : Tenez vous à l'entrée de votre  
 „ tente , & si l'on vient vous interroger , &  
 „ vous dire : Y a-t-il ici quelcun ? Vous ré-  
 „ pondrez : Il n'y a personne. Mais JAHEL,  
 „ Femme d'HEBER Kénien , prit un des  
 „ grands clous de sa tente , avec un marteau  
 „ dans sa main , & étant allée tout doucement  
 „ vers lui , elle lui perça la tempe , avec ce  
 „ clou , qu'elle enfonça dans la terre ; pen-  
 „ dant qu'il dormoit de lassitude. „ Jug. IV.  
 „ v. 17. 21.

Vous savez, MONSIEUR, que pour bien  
 juger d'une action humaine, il en faut mûre-  
 ment examiner le sujet, avec toutes ses cir-  
 constances. Voions donc, s'il ne se trouvera  
 point, dans la personne même de SISERA, de-  
 quoi laver JAHEL de la perfidie aparente que  
 nous présente son action. Quel homme étoit  
 ce SISERA ? C'étoit le Général de l'Armée de  
 JABIN Roi de Canaan. Il avoit, par ses vio-  
 lences, opprimé pendant dix ans les Enfans  
 d'Israel, & aiant marché contr'eux, avec de  
 nombreuses Troupes, & neuf cents chariots  
 armez de faux, il fuioit, après avoir perdu  
 une grande bataille. La Question se réduit  
 donc à savoir, s'il pouvoit y avoir en JAHEL  
 une perfidie, proprement ainsi nommée, à

user, come elle fit, de dissimulation ; d'adresse & de courage, pour délivrer le Peuple de Dieu d'un Enemi, qui avoit été jusqu'alors le principal instrument de la cruelle tyrannie de JABIN. Peut-on bleffer les droits de la parole & de l'hospitalité, envers un monstre d'injustices ? Y a-t-il quelque loi sacrée, qui ordonne d'épargner ceux qui foulent aux piés l'équité naturelle, & qui, abusant de leurs forces, se font un jeu des plus grands crimes ? Ne peut-on pas innocemment, profiter d'un moment favorable qu'offre la Providence, pour rompre les fers d'une Nation entière ? Que dis-je ? n'est-on pas en quelque forte obligé, de ne point laisser échaper une si belle occasion ? Ceux qui veulent bien s'exposer pour cela à quelque danger, ne méritent-ils pas des louanges ? Pour ne laisser là dessus aucun doute, il me suffira bien, je croi, de rapporter le Cantique prophétique de DEBORA. Le voici.

„ 1. DEBORA, & BARAC, Fils d'ABINO-  
 „ HAM, chantèrent, en ce jour là, ce Cantique.  
 „ 2. Bénissez l'Eternel, après les vengeances qu'il a exercées, en faveur d'Israël ; après que son Peuple s'est signalé.  
 „ 3. Rois écoutez, & vous Princes, prêtez l'oreille : C'est moi qui chante un hymne à l'Eternel : C'est moi, qui loue l'Eternel, le Dieu d'Israel par un saint cantique.

„ 5. Eternel, quand tu fortis de Séhîr,  
 „ quand tu marchas hors du pais d'Edom,  
 „ la terre trembla, & les Cieux répandirent  
 „ des eaux : Oui, les nuées *en* répandirent,  
 „ 5. Les Montagnes s'écoulèrent devant  
 „ l'Eternel : Ce *redoutable* Sinai s'écoula de-  
 „ vant l'Eternel, le Dieu d'Israël.

„ 6. Au tems de SAMGAR Fils d'ANATH,  
 „ au tems de JAHEL, les grands chemins n'é-  
 „ toient point fréquentés, & ceux qui mar-  
 „ choient dans les sentiers, n'alloient *que* par  
 „ des routes détournées. 7. Les bourgs  
 „ étoient abandonés en Israël : Ils n'étoient  
 „ plus habités ; lors que je me suis levée,  
 „ moi DEBORA, lors que je me suis levée,  
 „ pour servir de Mère dans Israël.

„ 8. Israël servira-t-il des Dieux nouveaux ?  
 „ Aussi-tôt la guerre *sera* à ses portes. Verra-t-  
 „ on dans Israël un bouclier, ou un javé-  
 „ lot, parmi quarante mille Soldats ? 9 Mon  
 „ cœur *gémissoit* pour les Législateurs d'Israël,  
 „ Vous qui vous êtes signalés parmi le Peu-  
 „ ple, bénissez l'Eternel. 10. Vous qui mon-  
 „ tez sur des anesses blanches, qui vous asseïez  
 „ au lieu élevé, depuis le jugement ; vous  
 „ aussi qui marchez *sans crainte* dans les che-  
 „ mins ; parlez. 11 du bruit que faisoient les  
 „ Archers, contre ceux qui puisoient *les eaux*  
 „ *salutaires*. Là seront exercés les jugemens  
 „ de l'Eternel, les jugemens par lesquels ses  
 „ bourgs



» bourgs *se repeupleront* dans Israël. Après  
 » cela le Peuple de l'Éternel descendra aux  
 » portes de l'Enemi.

12. Réveillez vous, réveillez vous, *nou-*  
 » *velle* DEBORA : Réveillez vous, réveillez  
 » vous, parlez de mon Cantique. Levez  
 » vous, *nouveau* BARAC, & faites prisonniers  
 » ceux que vous devez emmener en captivité,  
 » Fils d'ABINOHAM. 13. Alors l'Éternel fera  
 » dominer ce qui sera resté, d'entre les bra-  
 » ves de *son* Peuple. Il les fera dominer,  
 » come moi, sur les Puissans. 14. Après la  
 » lamentation d'EPHRAÏM, qui aura été  
 » apauvri, en faveur de ces *Puissans* par  
 » AMALEC, BENJAMIN marchera derrière toi,  
 » entre tes protecteurs. Après la lamentation  
 » de MAKIR, *ses* Législateurs exerceront leur  
 » pouvoir ; & de ZABULON *partiront* ceux  
 » qui doivent attirer *les homes*, par la plume  
 » du Scribe.

» 15. Dans ISSACAR aussi, mes Princes  
 » feront avec DEBORA ; car ISSACAR *sera*  
 » droit. BARAC l'aura envoié dans une val-  
 » lée, contre ceux qui parloient mal de lui.  
 » Dans les divisions de RUBEN, ceux là *se-*  
 » *ront* grands, qui m'auront imprimée dans  
 » leur cœur. 16 Pourquoi demeureriez-vous  
 » couché, entre les deux paniers d'un bât,  
 » à l'ouie des flutes *qui rassemblent* les trou-  
 » peaux ? A l'égard des divisions de RUBEN,

## 234 JOURNAL HELVETIQUE

„ ceux-là *seront* grands , qui chercheront la  
 „ *verité* de tout leur cœur.

„ 17 O GALAAD , habitez de nouveaux  
 „ au delà du Jourdain. Et DAN , pourquoi  
 „ tremblera t-il dans *ses* navires ? Qu'ASER  
 „ redemeure au port des mers , après s'être  
 „ logé sur ces lieux escarpez.

„ 18 ZABULON *est* un Peuple , qui a expo-  
 „ sé son ame à la mort ; aussi bien que NEPH-  
 „ TALI , sur les lieux élevés du Pais. 19 Les  
 „ Rois y sont venus : Ils ont livré bataille :  
 „ Oui , les Rois de Canaan ont combatu ,  
 „ à Tahanac , près des eaux de Mégnido : Ils  
 „ n'ont point enlevé l'argent , dont ils vou-  
 „ loient faire leur proie. 20 *Des homes qui*  
 „ *brillent come* les étoiles des Cieux ont com-  
 „ battu , ils ont combatu , dans leurs cour-  
 „ ses , contre les troupes de SISERA. 21 Le  
 „ torrent de Kiffon les a entraînés , le tor-  
 „ rent de Kédumim avec le torrent de Kiffon.  
 „ O mon ame , vous foulerez aux piés *cette*  
 „ Puissance. 22 Déjà les cornes des piés du  
 „ Cheval ont été rompues , dans la fuite  
 „ précipitée , dans la fuite précipitée de ses  
 „ vaillans homes.

„ 23 Faites briller vôte lumière à Méroz ,  
 „ dit l'Ange de l'Eternel : Faites briller vôte  
 „ lumière , en faveur de celui qui a été  
 „ maudit de ses habitans ; lors qu'ils ne sont  
 „ point venus , pour être secourus , pour

» être fecourus de l'Eternel, avec fes bra-  
» ves.

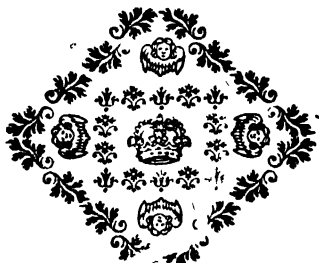
» 24 Bénie foit , entre les Femmes, JAHEL,  
» Femme d'HEBER Kénien ; oui, qu'elle  
» foit bénie entre les Femmes, dans fa tente.  
» 25 SISERA lui avoit demandé de l'eau : Elle  
» lui a doné du lait : Elle lui a ofert de la crème,  
» dans un vafe magnifique. 26 Elle a  
» avancé fa main *gauche*, pour prendre un  
» grand clou , & elle a faifi , de fa droite, le  
» marteau de *ses* ouvriers : Elle en a frapé SI-  
» SERA : Elle l'a bleffé à la tête : Elle lui a  
» enfoncé & bleffé la tempe. 27 Il eft demeu-  
» ré abatu , & étendu à fes piés : Il s'étoit  
» couché : Il eft demeuré abatu , & étendu à  
» fes piés , dans le lieu même où il s'étoit  
» couché , il eft mort , tout défiguré de fa  
» bleffure.

» 28 Cependant la Mère de SISERA re-  
» gardoit , par un jour de fa chambre , &  
» crioit par la fenêtre : Pourquoi fon char  
» tarde-t-il à venir ? Pourquoi n'entend-on  
» point encore le bruit de fes chariots ?  
» 29 Ses Dames, douées d'un efprit péné-  
» trant, lui répondoient : Elle auffi fe faifoit  
» à elle même cette réponfe : 30 Ne trou-  
» vent ils pas du butin ? Ils le partagent ,  
» une captive, deux captives , par tête , à  
» chaque brave. SISERA doit avoir, d'entre  
» les dépouilles , les plus belles couleurs. H

„ enlève de magnifiques ouvrages , travail-  
 „ lés à l'aiguille. Il se fait de quelque mou-  
 „ choir de couleur , d'une broderie esquise ,  
 „ pour en orner mon cou.

„ 31 Ainsi périront , ô Éternel , tous tes  
 „ ennemis ; pendant que ceux qui t'aiment  
 „ feront come le Soleil , lors qu'il se montre  
 „ dans tout son éclat. „ JUG. V.

Je vous prie , MONSIEUR , d'être bien per-  
 suadé , qu'en prenant la plume , pour défen-  
 dre l'honneur de la mémoire de JAHEL , je n'ai  
 eû absolument aucune intention de vous faire  
 la moindre peine. Ce feroit mal reconoitre les  
 soins que vous vous donez , pour enrichir  
 de vos Fragmens le Journal Helvétique.





## E S S A I

Sur cette Question, *Quelle est la Vertu la plus solide, ou celle de temperamment, ou celle qui est acquise par la Raison ?*

*Avaincre sans péril, en triomphe sans gloire.*

**J'**AI dessein d'examiner d'abord quelle est la nature & le vrai caractère de la vertu de temperamment ; j'examinerai ensuite quel est le caractère de la vertu acquise par la Raison ; & après les avoir comparées entr'elles, on jugera quelle est celle qui est la plus solide, & qui mérite la préférence.

Il me semble que les vertus qu'on ne doit qu'au temperamment sont très fragiles, parce qu'elles varient, changent & s'altèrent avec lui. L'âge, le climat, la nourriture le modifient, & le déterminent presque machinalement. Les diverses passions influent aussi beaucoup sur lui, parce qu'il n'a pas la force de leur résister. Une personne agitée violemment par la colère, la vengeance, ou l'amour, perd peu à peu sa tranquillité : L'ame agit sur le sang, & lui donne un degré d'activité qu'il

n'avoit pas auparavant ; il prend en quelque forte , les couleurs des passions dont il est agité.

D ailleurs un Home qui n'est vertueux que par temperamment , ne l'est que parce qu'il a uné répugnance machinale pour le vice , ou qu'il l'ignore (\*). Il ouvre la main pour donner l'aumone , parce qu'il n'a pas la force de la fermer. C'est un vent favorable qui pousse le vaisseau au port , sans l'aide & la manoeuvre du Pilote ; c'est un arbre qui produit des pommes , ou des figues, parce qu'il ne peut produire des ronces ou des épines.

On dit , ARISTE est vertueux , & coment ne le seroit-il pas ! le plus heureux instinct le conduit & le dirige. Il suit la règle , parce qu'il n'a jamais été tenté de la courber. Il ignore les fureurs de l'ambition , & les délices de la volupté. Il pratique le bien , parce que le mal ne s'est jamais présenté à lui.

Un froid temperamment n'est pas une vertu ,  
Et l'on doute d'un Cœur qui n'a point combatu.  
Enchainé sans raison à cet ordre sublime ,  
Il suit, sans le vouloir, un penchant légitime.

---

(\*) METELLUS disoit que c'étoit une chose trop facile & trop lâche que de mal faire ; que de faire du bien où il n'y avoit point de danger , c'étoit une chose comune ; mais que de faire le bien quand il y a de la difficulté & du péril , c'est la profession de l'honête-home.

Les vertus de temperament s'excluent souvent l'une l'autre; on n'est pas prodigue, parce qu'on est porté à l'œconomie. Elles sont d'ailleurs peu proportionnées à la nature de notre ame, & à sa dignité; elles y laissent un vuide qu'elles ne sauroient remplir. Il n'y a que le *beau* qui puisse plaire à l'Esprit & le satisfaire, or ce qui est mobile & incomplet ne sauroit le contenter. Les vertus de temperament y sont assujetties & ne peuvent se perfectioner; elles dépendent de la nature (\*), & du plus ou du moins d'activité du sang, & des organes. Donés à un home ferme & courageux un sang plus épais & plus tardif, des organes moins tendus & plus délicats, vous lui ôtés la moitié de son courage, & vous en faites presque un lâche; les plus belles réflexions qu'il fera sur son état ne le rendront pas meilleur; tous nos efforts ne peuvent nous donner les vertus que la nature nous refuse, & qui dépendent d'elle; en lui résistant on ne fait que la fatiguer. La vertu de tem-

## Q 4

---

(\*) Seroit-il vrai, dit MONTAGNE, que pour être bon tout à fait, il nous le faille être par nature & temperament, sans loi, sans raison, come une montre dont l'aiguille marque les heures par certains ressorts? Dieu nous auroit-il donné la Raison en vain? & les Peuples les plus éclairés n'ont-ils pas été les plus heureux, & les plus estimés?

peramment n'a qu'une marche unique, mais naturelle; elle ne fait se plier ni au tems, ni aux perſones, ni aux circonſtances. CATON étoit vertueux par temperament, mais ſa vertu avoit contracté par l'opofition avec les vices de ſon ſiècle, quelque choſe de ſombre, de dur & de féroce; il vouloit gouverner les Romains, plongés dans les délices, comme ſ'il eut vécu du tems de CAMILLE, & de VALERIUS *Publicola* où Rome ignoroit les charmes de la volupté, & ne connoiſſoit que le bien public.

La vertu de temperament eſt un bonheur de la naiſſance; elle eſt l'éfet du mécaniſme des ſens. On eſt porté à la ſageſſe, comme un ruiſſeau qui coule dans ſon lit par une pente douce, & ſans obſtacle. Poſſéder cette vertu, c'eſt être favorifé de Dieu & de la Nature; mais ce n'eſt pas être véritablement ſage; on l'eſt quand on a la force de réſiſter à la violence des tentations, & de vaincre ſes penchans. Ainſi SOCRATE, qui ſurmonta le goût qu'il avoit pour le vin & la volupté, qui étant né colère & vindicatif devint doux, & capable de pardonner les ofenſes les plus cruelles, fut digne d'être apellé le ſage SOCRATE. Mais je reſuſe ce titre respectable à une foible vertu que le moindre vent fait plier, qui cède aux difficultés, qu'un peu de vin altère, & qui n'eſt pas telle aujourd'hui



qu'elle l'étoit hier. Je ne puis estimer & respecter qu'une vertu ferme & constante ; affés vigoureuse pour résister à la force de l'habitude , & pour faire tous les jours de nouveaux progrès.

Tel est le caractère de la vertu acquise par la Raison ; elle ne prend point le temperament pour règle de sa conduite , elle ne consulte que son devoir ; elle est la même dans tous les états , & dans tous les âges : Elle n'est point abattue par les revers , ni enflée par la prospérité ; elle est indépendante des événemens : Come elle a observé les bienséances dans la jeunesse , elle n'est ni sombre, ni chagrine dans un âge avancé ; elle se prête à des plaisirs innocens , sans s'y livrer ; elle jouit des biens de la fortune sans attachement , & les perd sans regret ; elle fait usage de ses talens & de ses connoissances sans en abuser ; elle ne se laisse point éblouir par l'éclat des honneurs & des dignités , mais elle ne les méprise point aussi. L'home vertueux mérite de comander aux homes , parce qu'il est digne de leur faire du bien , & qu'il concilie & réunit les qualités les plus estimables.

Un Sage de temperament marche sans peine dans la route de la vertu , mais aussi il y marche sans gloire ; c'est dans une violente tentation que brille la sagesse : C'est là où elle se montre avec dignité , & où soumet-

tant à son joug le vice rebelle, elle étend son empire pour le bonheur des homes. Mais appellera-je courageux un home qui méconnoit le danger, qui n'a jamais éprouvé ses forces, & qui s'envelopant dans son indolente vertu se glorifie de sa moleſſe ? Au moindre péril vous le verrés timide & chancelant ; come il ne se défie de rien, s'il trouve sous ses pas un abime il ne pourra l'éviter, si quelque passion lui tend un piège, il y donera aveuglément.

Il est certain qu'un Edifice qui a de bons fondemens est plus solide que celui qui est bâti sur le sable. Une vertu fondée sur de bons principes, sur des réflexions judicieuses, sur une expérience raisonnée est moins chancelante que celle qui manque d'appui, & qui n'a pour soutien que le temperament, qui n'est pas inébranlable.

On ne peut nier, dit MONTAGNE, qu'il ne soit plus beau, par une haute & divine résolution, de vaincre les passions, que d'être simplement muni d'une nature facile & débonnaire, & dégoutée par soi même de la débauche & du vice (\*). Cette façon semble rendre un

---

(\*) On prend quelquefois pour vertu, ce qui n'est que foiblesse de temperament. Je crois, dit encore MONTAGNE, que plusieurs vertus, come la chasteté.

home innocent, mais non vertueux, exempt de mal faire, mais non ardent à bien faire.

Un Home solidement vertueux se défie de ses inclinations. Il ne risque pas la victoire, par un combat incertain. Il évite sagement le danger, crainte d'y succomber; il tache de corriger son temperament, mais il conoit quelle est la force, & quelle est la foiblesse de sa raison; l'expérience de sa fragilité le rend attentif & prudent; s'il ne triomphe pas pleinement, il a du moins la gloire de n'être pas vaincu.

Quels avantages ne produit pas une sage retraite? La paix de l'ame, la satisfaction délicate d'être dans l'ordre & docile à la voix de la conscience. Le cœur du méchant est déchiré par des remords & une guerre continue. Celui du Fidèle, qui suit les règles immuables de la vertu, est aussi calme que son plaisir est pur.

Lorsqu'on est sage par temperament, on ne l'est en quelque sorte que par faillies & par boutade: On dépend de l'air, du climat, des alimens, come on la déjà dit. C'est un mé-

---

chasteté, sobriété & temperance, peuvent arriver à nous par défaillance corporelle. La vertu n'est souvent qu'une impuissance de santé, ou de pratiquer le vice.

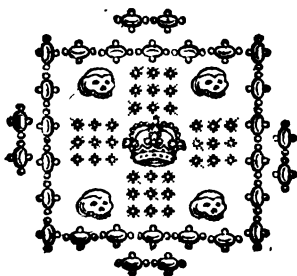
lange de folie & de sagesse. Mais la sagesse qui émane de la Raison, est constante, éclairée; come elle suit des principes fixes, invariables, & que rien n'influe sur elle, rien aussi ne peut ni la faire changer, ni même varier. Les Sages de temperament, dit SE-NEQUE, ne sont sages qu'autant qu'il plait à leur sang; il faudroit savoir coment les parties extérieures de leur corps sont composées, pour savoir jusqu'où ira leur vertu: Ne vaut-il pas mieux ne se laisser conduire qu'à la Raison, & se rendre si indépendant de la nature, qu'on soit en état de n'en craindre plus de surprise.

Cela seroit bon, & ce seroit certainement le meilleur & le plus sage parti, s'il étoit toujours possible de le suivre; malheureusement la nature garde toujours ses droits, elle a ses premiers mouvemens qu'on ne peut jamais lui ôter; ils ont souvent fait bien du chemin, avant que la Raison en soit avertie, dit M. de FONTENELLE, & quand elle s'est mise enfin en état d'agir, elle trouve déjà bien du désordre; ne pouvant tout réparer, elle abandonne l'ouvrage.

C'est dans l'orage que se montre l'habileté du Pilote, c'est aussi dans les revers que se montre l'Home véritablement

vertueux. Un Home qui dompte son penchant & ses passions, voilà le Sage. Il est inébranlable dans les agitations de la vie; il ne s'inquiète point d'avance sur les événemens : Quand il en prévoit de facheux, il dit come ABRAHAM; *Dieu y pourvoira*

G E N E V E .





## R E F L E X I O N S

*Sur le Ministère , au sujet de la Lettre insérée  
dans le Journal Helvétique du Mois de Juil-  
let pag. 33.*

**B**ON ! MONSIEUR le Gentilhomme , al-  
lons , ferme : Battés vous come quatre ; ne  
lachsés point prise : Mordés à droite & à gau-  
che , que tout tombe sous vos coups... Oh !  
c'est fort bien , & vous pouvés vous féliciter  
d'avoir fait merveilles. On peut avec justice  
vous apliquer cette belle réponse

*Insignis. . . . ut nisi nossem tuum  
Aximum genusque , simili fugissem metu.*

Mais come ce stile est sans doute au dessus  
de vôtre profonde érudition de six batz par  
mois , & que sûrement la boutique de vôtre  
Libraire ne sauroit ateindre jusques là , je  
veux bien avoir la complaisance de traduire  
cette réponse en vôtre faveur , pour vous  
MONSIEUR , d'ailleurs si complaisant , & qui  
nous avés si bien expliqué l'origine du terme  
*d'encanailler* : Ainsi donc parloit un Lion à  
son compagnon de chasse ,

*Oui. . . c'est bravement crié ,  
Si je ne connoissois ta personne & ta race  
J'en serois moi même éfrazé.*

Affurément MONSIEUR le Gentilhomme , vous n'avez pas besoin d'avertir le Lecteur que vôtre Noblesse étoit de fraîche date & que M. vôtre Père avoit été un honête Négociant en porcs : On s'en apercevoit très bien à vôtre stile , & à la manière dont vous traités la Noblesse , plus mal menée mille fois dans vôtre écrit que le Clergé. Pour moi , je plains l'un de ces Corps de vous compter au nombre de ses Membres , & je félicite l'autre de ce qu'il ne vous prend nulle envie de *courir le froc*. A en juger par vos nobles expressions , on peut très bien douter , que vous eussiez été du nombre de ces Gentilshomes , dont la naissance doit attirer au Ministère tout le respect imaginable.

Oh ! la plaisante question , s'il faut que les Gentilshomes endossent le petit colet , afin que le Ministère soit respecté ? Somes nous donc Ostrogots , ou Wisigots , ou sortons nous des forêts de l'Amérique ? Quoi ! parmi des Chrétiens , on discutera sérieusement , avec chaleur , avec passion même , si l'on sera prêché par un roturier , ou par un Noble ; par le Fils d'un Laboureur , ou par le Fils du

Chef d'un méchant Village? Et pour prouver que l'on a le don de l'éloquence, il fuffira de prouver que l'on descend de Père en Fils de 15. ou 20. perſones uniquement diſtinguées du reſte des homes par un *de* devant leur nom: Il me ſemble que j'entens un Charlatan s'écrier de deſſus ſon traiteau: *Oh! grande vertu de mon Orvietan.*

Ce qu'il y a de plus plaifant, c'eſt que tous ceux qui ont écrit ſur cette queſtion, ont tous manqué, à ce qu'il me ſemble, ſon véritable point de vüe. Cependant les eſprits s'échaufent, on ſe dit preſque des injures; & à en juger par la tournure que prend la diſpute, on ne reſtera pas en ſi beau chemin, & l'on ne poſera la plume, que lorsſque l'on aura également couvert de honte & la Nobleſſe & le Miniſtère, en expoſant aux yeux du public les ridicules des deux Corps: Belle manière d'éclairer & de faire du bien!

Eh! MESSIEURS les Combatans! fachés du moins avant que de vous quéreller, de quoi il s'agit; conoiſſés le monſtre que vous voulés ataqer, de peur que ce ne ſoit quelque moulin à vent, & ſurtout ne ſoiés pas en contradiction avec vous mêmes.

Quel infolent! allés vous dire. Quel téméraire oſe nous foutenir que nous ne conoiſſons pas l'état de la queſtion, & que nous nous contredifons? MESSIEURS, trêve d'injures



d'injures s'il vous plait : Vous seriez pour le moins quatre contre un ; le moien de résister ? Mais que répondrés vous , si par l'examen de vos pièces , je prouve ce que je viens d'avancer , que vous avés tous laissé de côté la question que vous vouliez traiter ?

La première pièce qui se présente sont *les Avis d'un Gentilhomme à toute la Noblesse du Pais* , inserés dans le Journal du mois de Janvier. C'est elle qui a occasioné cette belle levée de boucliers. En quoi consiste donc cette pièce ? Lisez la attentivement d'un bout à l'autre , & vous trouverés , où je ne suis qu'un sot , qu'elle se réduit à cette exclamation : „ Ah ! que nous serions mieux évangelisés , „ si nos Nobles devenoient Predicateurs „ Exclamation echapée à une ame noble & pieuse , dans l'exces d'un dépit , causé par un mauvais sermon Je dis dans l'exces d'un dépit , car d'un côté , l'Auteur en convient lui même ; & de l'autre , come le dépit ne raisonne point & est inconséquent , nôtre Auteur a lié les idées les plus étrangères & les moins conséquentes. *O. est mal preche* , dit-il , *donc il faut que la Noblesse etudie afin. . . .* vous croiés que le Gentilhomme va dire , afin que nous soions bien prêchés : Non , vous n'y êtes pas , vous vous trompés : C'est *afin que la Religion soit respectee* : Car , ajoute-t'il ; *En vain un Pasteur sera eclaire , pieux , vigilant*

à remplir ses devoirs ,<sup>9</sup> il sera méprisé s'il n'est pas noble. Ce sont les termes. Admirés cette liaison, cette enchainure ; je vous défie cependant de me montrer rien de plus dans cette pièce. Non seulement ce raisonnement est découfu & embarrassé , mais même en contradiction avec un aveu, qui se trouve plus bas : „ Que si les talens seuls & les bones intentions fussoient pour faire honorer un „ Pasteur, il n'y auroit pas dans le Monde „ un Clergé plus respecté que le nôtre „. Ce n'est donc pas à cause des mauvais Sermons que le Ministère n'est pas honoré ; c'est uniquement parce que ceux qui l'exercent, ne sont pas nobles. Rare & sublime éfort de l'imaginative ! M. le Gentilhomme, foiés d'accord avec vous même ; que vos Avis ne se contredisent pas, & alors nous chercherons à vous aprouver ou à vous réfuter.

Vous plaignés vous que l'on vous prêche mal ?

Ou que nos Ministres malgré leurs beaux talens , ne sont pas respectés & honorés come ils le méritent ?

Ou que la Réligion elle même est méprisée à cause de ses Ministres ?

Ou vous plaignés vous de tout cela à la fois ?

Voudriés vous que l'on ne prêchat jamais que de bons Sermons ?

Ou , trouvant ceux que vous entendés affés bons , voudriés vous ne les entendre que d'une bouche noble , come le seul remède au peu de respect que l'on a pour la Réligion & pour les Ministres ; come si en passant par une telle bouche, les mêmes paroles en devenoient plus harmonieufes & plus énergiques?

Décidés vous , s'il vous plaît ; parlés clairement & fans vous contredire ; & alors seulement on pourra penser à profiter de vos avis.

Un autre auroit dit ;

„ La multitude des mauvais Sermons dégoute le Peuple du culte public, & fait méfester ceux qui prêchent si mal : Il seroit donc à souhaiter, que l'on cherchat les moiens de parvenir à ce que l'on n'entendit plus que d'excellens Sermons, capables d'édifier, d'instruire, & de remplir les cœurs des sentimens les plus vifs en faveur de la piété & de la vertu. On auroit ajouté : Et si les Nobles, qui ont des talens pour la chaire, vouloient féconder par leur propre exemple un projet de cette nature, ce seroit peut être un moien très éficate pour ranimer le goût pour le Ministère, qui diminue chaque jour par un concours de circonstances. „

C'est pour n'avoir pas dit cela, que l'Au-

teur des Avis a été ataqué, & je ne fais pas comment il se tirera d'affaire.

S'il dit, que le seul moïen de n'avoir plus de mauvais Sermons, est que les Nobles deviennent Ministres, on exigera qu'il en donne des preuves & qu'il concilie cela avec les louanges qu'il a donées en général au Clergé roturier: Il fera furement embarrassé à répondre.

S'il dit, que malgré leur faveur & leurs talens, les Ministres seront toujours méprisés, quand ils ne seront pas nobles; & qu'au contraire, on respectera plus le Ministre noble que le roturier; on lui en demandera des preuves; & furement, il fera encore plus embarrassé que dans la question précédente. Car il ne fufit pas de déclamer; il faut prouver: Il ne fufit pas de dire à la Jeune Noblesse; endoctrinés nous: Il faut prouver auparavant que tout est perdu si elle n'étudie; qu'entre les mains des Roturiers, l'éclat du Ministère se flétrit, la lumière & le-favoir s'évanouissent; la Religion n'est plus respectée, & le Peuple se dégoute d'Orateurs tirés de la charüe ou du fond des forêts.

Jusques alors on ne verra dans les Avis qu'une fraieur déplacée, qu'une déclamation vaine & frivole, qu'une prévention outrée en faveur de la Noblesse, qui n'est déjà que trop prévenue elle même en sa faveur. Aussi

cette partie de la Noblesse, qui pour tout au monde ne voudroit pas déroger, & qui rougiroit d'être en concurrence avec un Roturier, a pris l'allarme de ces Avis : Ils ont été indignés qu'on voulut les condamner à passer la moitié de leur vie sur les bancs de l'Ecole, & à changer leur liberté campagnarde contre l'esclavage pédantesque du Collège, pour être confondus avec une foule de Roturiers, Fils de Savetiers ou de Laboureurs. Le moien en éfet de souffrir cela !

Les Roturiers n'ont pas moins été ofensés de ces Avis, & avec plus de raison encore : Quoi ! il seroit dit qu'entre leurs mains le Ministère s'aviliroit ; que la Prédication de l'Evangile perdrait tout son lustre, le savoir & les lumières s'éclipseroient !

C'est ainsi que par un vœu mal entendu & mal exprimé, celui qui le forma se trouve seul contre tous, & tous contre lui. Aussi dès le mois de Mars, nous voyons un tenant en faveur de la Noblesse, qui parle bien, quoique ni lui ni les autres n'aient aperçu tout ce que les Avis à la Noblesse renfermoient d'absurde & de contradictoire.

Qu'allés vous faire, dit-il, à nos jeunes Gentilshomes ? Vous voulés étudier ? Vous vous imaginés que vous vous attirerés par là les respects de la multitude, & que désormais la Religion va jouir d'un nouvel éclat & d'u-

ne nouvelle gloire , parce que vous allés mettre la main à l'encensoir. Oh ! les innocens ! Et ne voies vous pas que vous confondant avec les Ministres roturiers , vous ne pouvés prétendre à plus d'égards qu'on n'en aura pour eux ? Que souvent ces Roturiers Fils de vos Receveurs , de vos Laboureurs ou de vos Cordoniers ; vous éfaceront par leurs talens , & que si vous prétendés que vôtre Noblesse vous done droit à tout ce qu'il y a de mieux , la Roture entière désertera le Ministère , & l'on n'aura plus , ou très peu de Ministres.

Malgré la force de ces raisons , merveilleuses pour faire voir que les Sermons n'en seront pas meilleurs ou plus respectés , parcequ'ils seront débités par une personne qui aura prouvé que ses Pères étoient nobles , ce tenant fut ataqué par un autre , qui s'est fait imprimer au mois de Mai.

Ce qu'il y a de singulier , c'est que ce défenseur des Avis tombe dans le contraste le plus amusant : D'un côté , il prend parti pour les Ministres roturiers , & traite le plus cavalièrement du monde tout le discours de son Antagoniste ; & d'un autre , il invite vivement les Nobles à devenir Ministres , acordant par cela même que s'ils n'étudient tout est perdu : Quelle étourderie !

Aussi a-t-elle été relevée. Deux personnes

Le sont mises sur les rangs pour la repouffer. Ce qu'il y a de fort bon, c'est qu'elles ont emprunté toutes les deux le nom du premier ataquant, pour le venger du mépris de nôtre étourdi. Ces deux réponses sont dans le mois de Juillet.

L'Auteur de la Ire trouve que l'ataquant du mois de Mai, n'a pas détruit les objections du mois de Mars; qu'il fera toujours vrai que les Ministres nobles, étant confondus avec les Ministres roturiers, seront aussi confondus avec eux dans les égards de la multitude, & que très souvent le Ministre noble sera inférieur au roturier en talens, & par là même moins respecté.

L'Auteur de la seconde, le prend sur un ton plus haut: Il suppose d'entrée, que celui auquel il répond est un Ministre roturier, afin de pouvoir le traiter avec toute la hauteur d'un Noble entiché de sa naissance, & afin de faire jouer au Ministre le rôle le plus ridicule; mais à travers son prétendu amour pour la Noblesse, les Gentilshomes ont plus sujet de se plaindre de lui, que les Ministres roturiers. On ne sauroit mieux peindre les airs dédaigneux de la Noblesse, & les misères auxquelles la plupart des Gentilshomes consacrent noblement leur tems.

Eh! bien, MESSIEURS, n'êtes vous pas à présent bien contents de vos pièces, de vos

ataques & de vos défenses ? Croiés vous que nous autres spectateurs & juges , trouvions la question bien éclaircie , & que vos coups ne portent point à faux ? Il n'y a rien à dire , vous êtes de très jolis Avocats , & je conseille fort à la Noblesse & au Clergé Roturier de n'en prendre point d'autres que vous.

Voions cependant, si vous ne vous feriez pas rendus plus utiles, en vous y prenant d'une autre manière ? D'abord à ce qu'i me semble , on auroit dû se former des idées plus nettes du mal contre lequel on se soulève ; ou ne pas dire qu'il n'y en ait point. Ce n'est pas une satire contre les Ministres roturiers que j'aurois voulu que l'on fit ; mais seulement que l'on convint d'un fait , malheureusement trop vrai ; que plusieurs d'entr'eux ne se ressentent que trop de leur extraction ; Peu de gout dans leurs Sermons , moins encore dans leur récitation ; peu d'émulation , peu d'envie d'exceller ; des talens forcés & par conséquent qui ont promptement besoin de repos ; un air par lui même peu imposant , & au secours duquel l'art n'est point venu ; Voila qui n'est que trop comun parmi nôtre Clergé ; & si vous ajoutés à cela , une fortune médiocre , un bénéfice guères plus avantageux , & souvent une famille qu'il faut laisser dans la misère , & dont le triste sort ne fait qu'avilir le Ministère , il faudra convenir



qu'à tous ces égards, des Ministres choisis entre les Nobles, l'emporteroient peut-être en général sur les Ministres roturiers.

Il semble en effet que des Ministres nobles auroient plus d'ouverture dans les manières & dans l'esprit, parceque dès leur enfance on leur inspire une idée avantageuse d'eux mêmes & de la hardiesse, qualités utiles à un Ministre; que des Ministres nobles auroient naturellement de plus grands secours pour étudier: Tout leur tems seroit à eux; ils n'auroient pas besoin d'exercer pendant leurs études de tristes pédagogies, qui y font une diversion considérable & ne servent qu'à rapétifier l'esprit & l'imagination: Ils pourroient soutenir leur état par une certaine fortune, qui les empêcheroit de lésiner, de trafiquer, de négliger le soin de leurs Eglises pour leurs propres affaires & pour leurs pensions, & leur permettroit d'élever leurs Enfants d'une manière honorable.

Je doute cependant qu'ils produisissent plus de fruit que les Roturiers, parce qu'il ne suffit pas à un Ministre de s'attirer du respect par sa naissance; il lui importe surtout de se concilier la considération, l'estime & la confiance de son troupeau par des Discours bons & solides. Il y a donc deux sortes de respect, que tous nos Combatans ont confondu, & qu'il faut cependant distinguer avec soin,

parce qu'ils sont en éfet très diférens: Tel Ministre pourroit être respecté pour sa naissance, qui ne le feroit pas pour ses Discours; & telle sera pour ses Discours, qui ne l'auroit pas été pour sa naissance. J'ose même avancer que le respect que l'on s'atire par ses Discours est plus universel, plus solide & plus agréable, que celui que procure la naissance. Ah! c'est plus que du respect, dont nous sommes pénétrés pour ces plumes immortelles, qui nous transportent & nous ravissent; pour ces Orateurs sacrés, dont la tonante voix fait trembler les pécheurs & rassure les vertueux! Que l'attention qu'il se concilient, que l'admiration qu'ils s'atirent, que l'émotion qu'ils nous causent, sont au dessus du respect que l'on a pour le Noble! & qu'à côté ce respect est foible & petit! Oh! Nobles, chargés de parler en parler en public, je vous en prens à tèmoin! quel de ces deux sentimens préféreriez vous? Et le respect que l'on auroit pour vous come Nobles, vous dédomageroit il du respect que l'on n'auroit pas pour vous come Orateurs?

Dirés vous que le Peuple, déjà prévenu favorablement pour les Nobles, sera plus disposé à avoir pour eux cette seconde espèce de respect que pour les Roturiers, & le leur acordera à beaucoup meilleur marché? Vous confondés l'indulgence avec le respect. Car

pourquoi le Ministère seroit il réellement plus respecté entre les mains des Gentilshomes, qu'entre celles des Roturiers ? Il faudroit que les Ministres nobles fussent plus savans, plus éloquens, plus atachés à leurs devoirs & plus en nombre que les Ministres roturiers. Qu'une seule de ces conditions manque, les Ministres nobles ne seront pas plus respectés que les Ministres roturiers : Et l'on dira des uns, ils devoient se contenter de lever leurs dimes & leurs censés, come l'on dit des autres, que ne se contentoient ils de la profession de leurs Pères !

Mais, ô Gentilhome, qui voulés que les Fils des Gentilshomes deviennent Ministres, quelle assurance nous donerés vous que nos jeunes Gentilshomes une fois dévoués à l'Eglise, réuniront toutes ces qualités ? Les jeunes gens, fiers de leur noblesse, ne sont ils pas trop vifs, trop aplaudis, trop entraînés par leurs plaisirs, pour se soumettre à l'austérité des études ?

La Noblesse qui a étudié vous fournit-elle, en quel genre que ce soit, un nombre d'Orateurs proportioné à celui que nous trouvons dans la roture. Pour nous borner aux Orateurs sacrés, les TILLOTSON, les SAURIN, les CAILLARD, les FLECHIER, les BOURDALOUE, les MASSILLON, les SEGAUDS, étoient-ils nobles ? Il semble que le génie se

refuse à ceux qui ont les plus grands secours, & qu'il se donne à ceux qui sont obligés de devenir tout par eux mêmes.

Ne seroit-il pas à craindre que nôtre jeune Noblesse ne portât dans le Ministère sa fierté, sa présomption, sa vanité, décorant ainsi d'un nouveau ridicule le Ministère, déjà trop aculé d'ambition & d'une soif terrible de domination? Et lors même que je vous accorderois que les Ministres nobles serent plus respectés que les Ministres roturiers, quel avantage en reviendroit-il au Ministère en général? Il faudroit donc que tous les Ministres fussent nobles: Ce qui n'arrivera jamais. Or rien ne seroit plus funeste, que de voir les Peuples mépriser le Ministère roturier, & respecter le Ministère noble; ce seroit une extravagance; sûrement ce ne seroit pas une preuve de piété & de Christianisme, du moins elle ne seroit digne que de l'esprit des anciens Goths, dont nous ne nous ressentons encore que trop.

N'y aura-t'il donc, dirés vous, aucun moien de rendre le Ministère respectable, ou voulés vous exclure les Nobles du Ministère? A Dieu ne plaise qu'aucun de ces cas eut lieu! Que les Nobles étudient & embrassent le Sacerdoce; je serai le premier à les en solliciter; non dans l'idée qu'ils ajoutent un nouvel honneur au Ministère; les Ministres ont

suffamment de titres d'honneur; ils sont les Ambassadeurs du Dieu vivant, ils sont les fonctions que les Apôtres ont remplies avant eux; ils datent ainsi de plus loin, qu'aucune Lettre de Noblesse si ancienne qu'elle soit; mais afin que nos Gentilshomes s'occupent plus utilement, qu'ils ne feroient sans cela; car tous ne peuvent pas être utiles à la Patrie en qualité de Gentilshomes: ( Quel nombre dont la vie se consume dans une triste oisiveté! ) mais afin que les Peuples & notre Eglise jouisse des avantages que peut leur procurer réellement une personne, qui par son éducation & les biens, peut mettre en pratique nombre de devoirs; qu'une autre ne pourra que prêcher. Mais je ne me bornerois pas à cette exhortation; il faut recourir à des remèdes plus efficaces & plus universels.

Je dirois aux Peuples: Regardés les Ministres come un Ordre distinct du Peuple & de la Noblesse: Ne les comparés ni avec les uns, ni avec les autres, pour savoir à qui vous devés plus ou moins de respect: Ce sont des choses, que l'on ne fauroit comparer, pas plus que l'eau avec l'or, desquels vous ne sauriés cependant vous passer. Acordés à chacun le genre de respect qui lui est dû. Aiés en même, pour celui qui ne vous fait de mauvais Sermons, que parcequ'il ne fait pas faire mieux; car que deviendriés vous, si

vous n'aviés aucun Sermon quelconque , c. à. d. aucun Ministre ? Si vous dites que vous aimeriés mieux n'avoir point de Ministres , que d'entendre mal prêcher , vous n'avez aucune idée du Ministère. Que les Peuples ne confondent donc pas les Ministres , avec des Mercenaires ; qu'ils les aiment , qu'ils les considèrent , qu'ils aient de l'indulgence pour eux ; & vous aurés toujourns de bons Ministres.

Que les Fils de Ministres surtout étudiafent : L'on auroit des Familles de Lévités aussi nobles en leur genre , que celles des Gentilshomes. Et pourquoi un Ministre , qui en compteroit plusieurs pour Aïeux , ne seroit-il pas aussi considéré qu'un autre , dont les Aïeux seroient nobles ? Il n'y a que le préjugé , qui y puisse voir de la différence , & le préjugé doit-il avoir lieu chés des personnes raisonnables ? Une famille , qui d'un côté doneroit des Défenseurs à l'Etat , & en même tems des Lévités distingués à l'Eglise , n'auroit elle pas plus de gloire , qu'une autre qui ne s'immortaliseroit qu'au premier égard.

Si l'on voit si peu de Fils de Ministres qui étudient , c'est une preuve du discrédit dans lequel est tombé le Ministère , & que le Peuple ne fait point lui rendre ce qui lui est dû ; & mais le lui rendroit-il mieux par cela seul qu'il ne seroit exercé que par des Nobles ?

Il feroit intèressant de découvrir les causes de ce discrédit , & les remèdes que l'on pourroit y apporter. En attendant qu'il me soit permis de dire : Nègligés moins l'éducation de ceux qui se vouent au Ministère : Ne les faites pas étudier en pédans : Procurés leur des conoissances qui les polissent , les civilisent , leur donent du goût , des sentimens , de l'éloquence ; qui n'en fassent pas des gens désagréables & inutiles a la Société ; qui leur forment le cœur , encore plus que l'esprit ; & vous trouverés le moien de rendre le Ministère respectable. Les Ministres, malgré leur roture, seront tous , come déjà quelques uns, & come je voudrois être au risque de passer pour une Ame vulgaire, des Orateurs touchans , des Philosophes éclairés , de véritables Chrétiens , & des Citoiens aimables & charmans.





## OBSERVATIONS

SUR L'HISTOIRE NATURELLE.

**M**ONSIEUR de BUFFON croit, que le Froment peut dégénérer; le Froment, dit-il, jetté sur une terre inculte, dégénère à la première Année; si l'on cueilloit ce grain dégénéré pour le jeter de même, le produit de cette seconde génération seroit encore plus alteré, & au bout d'un certain nombre d'années & de reproductions, l'homme verroit reparoitre la plante originaire de froment, & sauroit combien il faut de tems à la nature, pour détruire le produit d'un Art qui la contraint, & pour se réhabiliter. Cette expérience seroit affés facile à faire sur le blé, & sur toutes les autres plantes, qui tous les ans se reproduisent pour ainsi dire d'elles mêmes, dans le même lieu.

Les fleurs qui embélistent nos Jardins, y ont été certainement transportées de nos campagnes, dans la parure brillante quelles ont empruntée de l'Art, & qui les rend dignes d'orner la beauté même, seroit-il possible de reconoitre aujourd'hui leur état naturel?

S'il



S'il est vrai que la nature abandonnée à elle-même se détériore, il n'est pas surprenant que les mauvaises plantes soient mêlées avec les bones.

On trouve dans les Mers, des monstres qui ressemblent beaucoup aux *Tritons*, & aux *Néréides*, tels que les anciens Poètes les ont dépeints, à la réserve de la conque Marine, que les modernes n'ont pas reconu dans les *Tritons*. On voit du moins certains aquatiques qui de la moitié du corps en bas sont poissons, & dont la partie supérieure porte tous les traits de la configuration humaine, avec toutes les marques distinctives des deux sexes, en sorte que les uns sont moitié poissons & moitié homes, & les autres moitié femmes & moitié poissons. Les Premiers sont les *Tritons*, les autres sont des *Syrènes*.

Deux François & quatre Nègres, qui étoient sur le bord de la grande Roche ou Isle *Pétrée*, assurèrent qu'ils avoient vû distinctement en 1671. à une lieue de la *Martinique*, un Homme Marin, qui de la ceinture en haut étoit parfaitement semblable à la figure de l'home; sa taille pouvoit être come celle d'un jeune home de 15 ans. Ses cheveux étoient mêlés de noir & de blanc & tomboient sur ses épaules. Il avoit le visage plein, la barbe grise, & le nez fort camus, son corps étoit blanc, & sa peau paroissoit délicate. La partie inférieure

qu'on voioit entre deux eaux , étoit de poisson , & se terminoit par une queue longue & fendüe.

Un second fait encore plus récent , est un autre HomeMarin qu'on vit à Brest en 1725. & dont le Journal de Trévoux , de la même année , Tom. IV. parle amplement. Trente deux personnes , qui se trouvoient à bord du Navire comandé par le Capitaine MORIN , le virent pendant longtems; il étoit très bien proportionné , & tous ses Membres étoient semblables aux nôtres , à la réserve d'une espèce de petites nageoires , qu'il avoit come les Canards entre les doigts des pieds & des mains. De tous les tours qu'on lui vit faire , le plus remarquable fut son élancement vers la figure qui étoit à la proue du Vaisseau , & qui représentoit une belle Femme ; il fit divers mouvemens , & s'élança hors de l'eau come pour la saisir. Dans le nombre des monstres marins dont plusieurs Histoires font mention , il s'en est trouvé qui avoient la configuration entièrement humaine , tel étoit l'Home Marin que PLINE dit avoir été vû de son tems , dans la Mer de Cadix. Tel étoit encore celui dont LARREY parle dans son Histoire d'Angleterre , qui avoit été pêché dans cette Isle en 1187. & qui fut présenté au Gouverneur d'Oxford , chés qui il resta six mois , au bout desquels il s'en retourna à la

Mer & on ne le vit plus. On raporte encore qu'on trouva en 143. sur le rivage de West-fife une Femme Marine, à laquelle on aprit à filer.

ALEXANDRE d'*Alexandrie* raconte que de son tems, un autre monstre marin. totalement ressemblant a l'home, fut pris en Epire. Il ajoute, qu'il se cachoit dans une caverne, proche de la Mer, pour mieux surprendre les Femmes, qui alloient seules chercher de l'eau, à une fontaine qui n'en étoit pas éloignée. Il avoit donc le même penchant que les Homes: Son ame ressembloit elle à la nôtre? Grande Question, qui ne sera pas si tôt terminée.

Si ce récit est vrai, les Homes Marins sont en tout semblables à nous: Voici le fait. Des Conseillers du Roi de Dannemarck, navigeant en 16.9. de la Norvege à Copenhague, virent marcher dans l'eau un Home Marin qui portoit un tas d'herbes. Aiant trouvé le moien de le pêcher, leur admiration fut bien plus grande, quand ils reconurent que non seulement sa figure ne diferoit en rien de la nôtre, mais qu'il avoit encore l'usage de la parole: Il ne leur dona pas le tems de lui faire bien des questions, car dès la première, il les menaça de faire périr le Navire, si on

lui rendoit sur le champ la liberté; la peur s'empara des Matelots, qui laissèrent sauter l'Home Marin dans la Mer. Ils le prirent pour le Diable.

Au rapport d'un Voïageur, qui cite pour son Garant Pierre PEROWITZ, on trouve à l'extrémité de l'Empire de Russie dans la Rivière de Taché, nombre d'Homes Marins, qui n'ont ni la faculté de raisonner, ni celle de parler.





ESSAI

*Sur cette Question, quels sont les moïens de tirer un Peuple de sa corruption &c.*

**Q**UELLE satisfaction pour les bons Patriotes & pour tout véritable Helvétien, de voir le plus puissant des Cantons, celui qui en tout sens peut donner le ton, non seulement gouverné avec beaucoup de sagesse, mais de voir dis-je, ceux qui sont apellés au Gouvernement de cette heureuse République, donner une bone partie de leurs soins à procurer le bien-être de leurs voisins & de l'humanité. La Société Oeconomique établie depuis peu à Berne comence déjà à répandre des lumières très utiles sur toute la Suisse & à produire une émulation, qui probab'ement aura des suites heureuses. Le Journal Helvétique du mois de Mai dernier anonçe une nouvelle Société, qui se propose un but plus avantageux & plus noble encore. Elle a pour objet la recherche des vérités les plus utiles aux homes. Un Peuple, dont la plus grande partie des Magistrats penseroit de cette sorte & agiroit en conséquence, seroit sans contredit le plus

heureux, qui ait jamais existé ; & il ne me paroît pas douteux que ce ne soit la principale source du bien être général, qu'on attribue au Canton de Berne, & du florissant état dans lequel on dit, que se trouve cette République : Il est très apparent, que cet esprit y a prévalu dès sa naissance, plus que dans les Cantons voisins, puisque malgré sa première foiblesse, & les obstacles infinis qu'elle a été obligée de surmonter, elle s'est élevée plus que les autres d'une façon très marquée ; & ces deux Sociétés m'bernes me font présumer que ce goût est héréditaire dans cette Ville. Que n'en est-il de même dans toute la Suisse ! Quoi qu'il en soit, qu'une noble émulation nous engage au moins à contribuer de notre mieux à des projets aussi salutaires ; que chacun, suivant sa portée, présente son offrande à cet Autel respectable. Quant à moi, malgré la foiblesse de mes lumières, ma bonne intention me servira d'excuse, & vaille ce qu'il pourra, je m'en vai donner mes idées sur la première Question proposée par cette nouvelle Société Patriotique.

*Quels sont les moyens de tirer un Peuple de sa corruption ? Et quel est le plan le plus parfait que le Législateur puisse suivre à cet égard ?*

Je ne puis concevoir qu'un Peuple se cor-

rompe , à moins que ceux qui le gouvernement ne lui en donent l'exemple. Un Peuple peut avoir naturellement de la férocité , de la rudesse dans les mœurs , mais , à mon avis , la corruption n'est jamais naturelle ; elle peut bien quelquefois provenir en partie d'un vice dans le Gouvernement , mais elle procède principalement de la corruption de ceux qui gouvernent : Ils corrigeroient infailliblement , le Peuple , s'ils començoient par eux mêmes , mais il faudroit qu'ils se corrigassent bien réellement , car les aparences , quelque fortes qu'elles soient , ne suffisent pas , & font le plus souvent un éfet tout contraire ; il est inutile de se masquer aux yeux d'un Public malin & pénétrant. Quant aux vices qui pourroient se rencontrer dans la constitution du Gouvernement , les Princes , ou les Magistrats les découvreroient & les corrigeroient aisément , s'ils y donoient autant d'atentions & de soins , qu'ils en prennent à satisfaire leurs passions , & s'ils començoient par se corriger eux mêmes : Ce sera toujours mon refrain.

On m'objectera que les homes sont naturellement corrompus ; que par conséquent le Peuple est corrompu d'avance , ou qu'il se corrompra bientôt , quand même les Magistrats seroient des CATONS ; que c'est précisément pour les corriger , qu'on a institué les Puissances Législatives & Exécutrices , qui

toutes deux doivent concourir à tirer le Peuple de sa corruption, & que la Question proposée demande par quelle voie on y parviendroit le plus sûrement.

Je n'ai rien à répondre, à l'égard de la corruption naturelle, prise dans un certain sens; l'afoiblissement, de même que les écarts auxquels nôtre esprit est sujet, & la corruption inévitable de nos corps, prouvent démonstrativement, que bien loin de nous trouver dans un état de perfection, nous sommes infectés d'une corruption inhérente au total de nôtre être. J'ignore très parfaitement comment, dans ce monde ci, on pourroit se tirer pleinement de cette espèce de corruption; mais je crois que ce n'est pas de quoi il est question présentement. Nous ne pouvons guères buter à autre chose, qu'à en moderer les effets trop nuisibles, & à les diriger, autant que possible, à l'avantage de la Société: C'est ainsi que dans nôtre petite sphère nous tacherons d'imiter la Providence, qui souvent tire le bien du mal même; faisons de nôtre mieux la tâche qui nous est imposée dans cette vie, cela nous procurera l'espérance certaine de trouver la perfection dans celle qui est à venir.

Je pense qu'il n'est pas question non plus de corriger le Peuple quant aux meurtres, brigandages, ou autres crimes pareils; on ne



voit point de Nations s'y livrer généralement; & pour les cas particuliers, plus ou moins fréquens, un sage Gouvernement fait affés coment on les réprime. Mais pour les prévenir le plus sûrement, il faut corriger les mœurs, & pour cela la méthode infallible revient à mon refrain; que ceux qui gouvernent comencent par eux mêmes.

Ne parlons donc plus de corruption en général, mais de celle des mœurs, qui selon moi dérive uniquement, ou autant vaut, de la corruption des Magistrats. C'est le luxe qui l'introduit principalement; qui pourroit le nier? Ce sont les Richesses, par conséquent les Magistrats & autres Opulens, qui comencent à doner le branle; peu à peu on les imite, le mal devient général & n'est plus susceptible d'aucun amandement, à moins que

*Una Manus nobis vulnus opemque dabit.*

La source doit se purifier; sans quoi tout ce qui en découle sera toujours impur. Chaque classe d'une République s'eforce d'imiter celle qui lui est supérieure, & croit par là s'élever d'autant. Cet espèce d'instinct paroît très bien ordonné, puisque les plus opulens & les plus acrédités ont le plus de moiens de recevoir une bone éducation, de s'éclairer &c.

Quels biens les Grands de ce monde ne pourroient-ils pas procurer à l'humanité , quand ce ne feroit que par leur exemple ? Mais malheureusement les homes ont trouvé le moien de pervertir & de diriger à une fin contraire , presque tout ce qui devoit servir à leur bonheur.

Les Grands s'égoïfissent à inveftiver le Peuple : Il est ignorant s'écrient-ils , superstitieux , inconstant , capricieux , ivrogne , impudique , vindicatif , médisant , menteur , fainéant , parjure , indocile envers ses Supérieurs , adonné à toutes espèces de tromperie , lors qu'il peut le faire impunément , passe subitement de l'insolence à l'extrême bassesse &c. &c. &c.

Il y a fans doute de l'excès dans cette déclamation ; nul Peuple connu ne s'est corrompu à un tel degré ; mais s'il s'en trouvoit , j'en conclurois que son Gouvernement est excessivement corrompu , & que les maux les plus cruels s'ensuivront indubitablement.

Difons le de bone foi ; de toutes ces qualités odieuses , que nous venons d'imputer au Peuple si libéralement , laquelle est de son propre crû ?

Si les principaux Magistrats , ou leurs Fils débauchent les Femmes & les Filles des bons Bourgeois , ceux-ci croiront être autorisés à prendre leur revanche sur celle des Artisans , qui à leur tour s'imaïneront nouvoir

s'émanciper avec les Villageoises. Si quelques Supérieurs abusent de leur pouvoir pour commettre des injustices envers des inférieurs, ces derniers auront des inférieurs aussi, qui s'en ressentiront. Lorsque les riches renforceront leur train, leur table, leur usage; que leurs parures deviendront plus brillantes, ceux du même rang, quoique moins opulens, de même que ceux qui les suivent immédiatement, croiroient se dégrader, s'ils n'en faisoient autant, du moins proportionnellement; ils feront imités de ceux qui se trouvent immédiatement au dessous d'eux, & ainsi de suite. Il en sera de même du jeu & de toutes les branches inombrables du luxe & de la luxure, come aussi des fraudes envers les Créanciers.

Si les Eclésiastiques, qui doivent éclairer le Peuple, n'obtiennent les bones Prébendes & les places élevées qu'à force d'argent, ou par des cabales quelquefois scandaleuses, & que le mérite & la science soient mises de côté; si les places éminentes & lucratives de la Magistrature sont dans le même cas; ou ce qui est presque équivalent, si pour éviter cet écueil on les soumet au fort, en confondant l'honête home avec le coquin, & qu'on ôte toute émulation; le Peuple fera-t-il encouragé à se tirer de l'ignorance? Les Eclésiastiques seront-ils capables de détruire la bigote-

rie & la superstition ? Ou plutôt , ne l'encourageront-ils pas , si cette espèce de corruption peut devenir lucrative pour eux , & leur procurer les moyens de s'élever encore plus.

Si l'incapacité , le peu de mérite , la mauvaise conduite ne donent pas l'exclusion aux Charges & aux Emplois , le bon système de Politique interne ne sera jamais invariable , ou plutôt on le méconnoitra , on l'abandonera insensiblement peut-être ; on ne fera que tâtonner ; tous les jours on créera de nouvelles Ordonances ; chaque inconvénient qui se présente produira un nouveau Règlement ; il n'y aura point de système suivi , ni dans les Loix , ni dans leur exécution ; marque certaine qu'il y en a encore moins dans la tête de ceux qui gouvernent ; tout s'ordonnera & s'exécutera arbitrairement ; quelle confusion ! sur tout dans la Police ; est-ce sous une pareille administration que le Peuple peut se corriger des caprices & de l'inconstance ?

L'ivrognerie , l'impudicité & toutes sortes de dissolutions ne sont malheureusement que trop en vogue parmi le Peuple. Ici j'entens une voix terrifiante qui m'objecte ; a-t-on jamais vû les gens come il faut moins adonnés à la crapule ? Notre Siècle ne se distingue-t-il pas à cet égard , avantageusement de nos Ancêtres ? Il est bien vrai que l'ivrognerie , poussée à l'excès , n'est pas si publique ni aussi

éfrontée come du passé ; mais nos gens du bon ton en font-il plus sobres pour cela ? Ce ne font pas quelques éfets extérieurs plus ou moins aparens qui font le mal , mais de satisfaire son goût & ses sens , sans se mettre en peine des mauvaises suites, tant pour soi que pour autrui. Or je demande à quiconque connoit le train du monde , si cette espèce de luxure n'est pas portée au plus haut point chés les Matadors des Peuples corrompus ? Quand à l'impudicité & autres dissolutions scandaleuses , ce seroit se moquer que de mettre en question , si elles règnent principalement chés les gens du plus haut étage. On fait les pallier à la vérité , & les soustraire la plûpart du tems , à la rigueur des Loix ; mais ce n'est qu'une augmentation de maux ; le public n'est pas dupe , & n'en est pas moins informé & corrompu.

Lors qu'on voit les principaux d'une République se déchirer par des médifances , calomnies &c. que des Cabales odieuses destituées de pudeur , mettent en œuvre tous les mystères d'iniquité pour assouvir des vengeances , ou pour parvenir à d'autres fins iniques ; que les sermens ne passent que pour des formalités ; que les fainéans & autres Adulateurs acrédités , servilement enchainés aux Puissances , passent sur le ventre à ceux qui n'ont que du mérite ; que les gens soutenus

par le crédit foulent les Loix aux pieds, ou, ce qui est plus infuportable encore, les font expliquer & apliquer arbitrairement, fuisant leurs interêts, & trouvent le moien d'écraser les honêtes gens par les Loix même, qui devroient fervir de Bouclier à l'innocence; lors qu'on aperçoit l'impunité du Pécumat pour peu qu'il ait l'adresse de se mafquer & de se procurer des patrons de même étofe; lors qu'on fait attention aux bassesses des aspirans, ou de ceux qui ont comis, ou qui font dans le deffein de comettre impunément quelque forfait contre le Public; & que l'on voit par contre leur insolence envers leurs inférieurs ou autres dont il ne croient pas avoir befoin; lorsque la corruption parvient au comble; qu'on voit l'irréligion & tous les vices marcher tête levée; que les Grands s'en glorifient même; que les bons Patriotes qui se facrifient pour le Public & qui quelquefois ofent s'oposer au torrent, se voient bafoués, impunément perfecutés, & que les cabales parviennent à les écraser; lors, dis-je, qu'on veut bien faire quelques réflexions sur tout cela, fera-t-on surpris de voir le Peuple ( toujours Singe des Grands ) doner tête baiffée dans tous ces diférens objets de corruption? à leur mode s'entend, car les éfets se manifestent diféremment fuisant les situations, mais le fond n'en est pas moins le même intrinsé-quement.

Je conclus de ceci tout uniment que la corruption du Gouvernement est la cause la plus efficace, si ce n'est l'unique, de la corruption du Peuple, & que pour y apporter le remède souverain, les palliatifs sont insuffisans, & qu'il faut couper le mal par la racine; que le Gouvernement se corrige.

Mais dira-t-on comment parvenir à cette réforme des gens en place? Je ne me suis pas engagé de donner des règles infaillibles sur ce point. *Hic opus hic labor.* Cependant si chacun étoit au fait de ses véritables intérêts, l'affaire seroit en bon train; mais on ne peut guères espérer un changement si utile au genre humain; les préjugés, l'ignorance & les passions y mettront toujours des obstacles presque insurmontables.

S'il n'étoit question que des Roïaumes, Principautés, même de ceux dont l'autorité est tempérée, la réponse seroit aisée. Un Prince de génie, éclairé sur ses véritables intérêts, maître de ses passions, & dans le goût de préférer sa véritable grandeur (le bien être de l'humanité) aux folles insinuations de la volupté, de la flatterie & de l'ambition, trouveroit bientôt le moyen de se corriger, par conséquent de réformer sa Cour, & par une suite inmanquable la plus grande partie de ses Sujets; ce qui naturellement ne manqueroit pas d'influer peu à peu,

même sur ses voisins. Il faudroit fans doute , qu'outre les bones qualités dont je viens de faire mention , il eût de plus le discernement & le courage de se choisir & de maintenir des Ministres & des favoris dans ce goût (\*).

Voudroit-on peut être détruire ce système par l'exemple des dernières années du Règne d'un Roi fameux ? Il est bien vrai que la soi disant dévotion de sa Cour, n'opéra guères que des grimaces & de l'hipocrisie , & très peu de changemens avantageux dans les mœurs ; mais cela ne conclut à rien, qu'à prouver ma thèse , que les petits imitent les Grands ; car il s'en faut de beaucoup, que j'indique une réforme pareille ; la bigoterie étant une des principales branches de corruption dont je voudrois qu'on se défit.

Dans une République, qui a eû le malheur de se corrompre ( ce qui arrive aisément dans les tems de tranquillité & de prospérité ) le remède est bien plus difficile. Si chaque individu en place vouloit s'y prêter , il n'y auroit pas de difficulté ; mais j'ai déjà remarqué le peu d'espérance de réussir de cette façon. Si la question proposée étoit , comment un  
Gouvernement

---

(\*) Si la corruption étoit fortement enraciné , peut être même qu'un Règne seul n'en viendroit pas à bout.



Gouvernement Républicain corrompu jusques à un certain point , pourroit être tiré de sa corruption ? Peut être en pourroit-on indiquer la possibilité , & faire voir coment un petit nombre de véritables Citoïens seroient suffisans & pourroient en venir à bout, sans violence quelconque, & d'une façon quasi imperceptible , qui outre cela auroit l'avantage de durer aussi longtems qu'on peut l'espérer des affaires humaines.

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait nombre de bons réglemens à faire & de précautions à prendre, qui pourroient concourir à tirer le Peuple de la corruption , mais quand la réforme parmi les Préposés aura eû lieu tout de bon , le plus difficile & le plus important sera fait ; outre que leur propre expérience leur apprendra la diversité & la nature des obstacles , de même que les moïens les plus efficaces pour les surmonter.

On n'ignore pas au reste ce qui , suivant les idées reçues , peut contribuer à détruire, & même à prévenir la corruption des Peuples ; on met , avec raison , la Religion au premier rang ; mais j'ai véritablement honte d'être obligé de convenir avec tout le monde du peu d'effet réel qu'elle fait sur nous. Je ne saurois en indiquer parfaitement la cause ; peut être l'a-t-on presque par tout défigurée ,

& qu'on ne nous la présente pas dans sa sainte & noble simplicité, ni avec l'onction requise ; peut être aussi que les Eclésiastiques ne prêchent guère d'exemple &c. Peut-être y a-t-il nombre d'autres causes encore. Quoi qu'il en soit, il n'est malheureusement que trop vrai, généralement parlant, que la Religion n'a pas l'influence qu'elle devrait avoir sur les mœurs. Je n'ai qu'un mot à dire à ce sujet ; que les Eclésiastiques, sur tout ceux qui sont le plus élevés en dignité & en puissance, comencent par se corriger eux mêmes, qu'ils reviennent à la simplicité de mœurs & de doctrine des premiers Siècles, qu'ils évitent les altercations inutiles, que par leur humilité, douceur, charité, candeur &c. &c. ils nous prêchent d'exemple. S'ils veulent de bonne foi s'efforcer de conoitre & de déraciner le mal qu'il peut y avoir chés eux, leur propre expérience les mettra au fait mieux que toutes les études scolastiques, & leur indiquera les conseils les plus salutaires & les plus fructifians, qu'il conviendra de donner à leurs Ouailles. S'ils revenoient théorétiquement, mais sur tout pratiquement à l'institution que l'Étre suprême nous a donnée par J. C. & s'ils suivoient ses divines instructions, on auroit tout lieu d'espérer que la bénédiction céleste sanctifieroit leurs travaux,

Revenons à quelque indication de règles de Polices ou autres; mais je m'exprime improprement quand je parle de revenir, come si je changeois de matière; car la bone Police & le bon Gouvernement quelconque sont inféparables de la Réligion bien entendue, ou plutôt en sont une branche essentielle. Difons donc que la Politique divine & humaine nous conseille de diriger nos Constitutions & nos Loix de façon, que chaque individu de la Société trouve sa subsistance dans une occupation convenable; que l'agriculture soit encouragée & honorée; que le fainéant soit sans ressource qui le dispense du travail; que l'honête home soit considéré, & que le faquin, tant opulent soit-il, n'éprouve que du mépris; que sans aucune acception, le bien soit récompensé & le mal puni &c.

Je ne parle pas de l'obéissance aux Loix, même de la part des Magistrats supérieurs, qui n'en sont que l'organe, ni des devoirs réciproques des supérieurs & des inférieurs, non plus que du choix des Magistrats qui ne devoit tomber que sur le mérite &c. & de nombre d'autres choses qu'il seroit facile d'ajouter; tout cela va sans dire & n'est ignoré de qui que ce soit; mais la manière d'y parvenir se

raporterait plus directement aux avis à donner aux Grands (\*), & je réitère que j'estime insuffisans tout ce qu'on pourra entreprendre pour tirer le Peuple de sa corruption, si les Préposés, tant spirituels que temporels, ne comencent par se corriger eux mêmes.

Heureusement nôtre chère Patrie n'a pas atteint le degré de corruption dont on a vû l'esquice, mais craignons d'y venir peu à peu. Les Villes les plus opuientes courent le plus de risque. Si nous étions sages & que nous conussions bien nos véritables interêts, nous nous encouragerions réciproquement à prévenir le mal, avant qu'il soit incurable. Que chacun fasse ses efforts, & que les Supérieurs se distinguent à donner l'exemple.

*Regis ad exemplum &c.*

---

(\*) Je veux dire aux véritables Citoïens, qui entreprendroient de réformer le Gouvernement corrompu d'une République.



**NOUVELLES ACADEMIQUES.**

**L**E 28 Mai, l'Académie Roïale de Nîmes, tint sa Séance publique dans la Salle de l'Hôtel de Ville.

M. VINCENS, Directeur, ouvrit la Séance par un Discours sur ce sujet : *Combien l'humanité est nécessaire aux Gens de Lettres.*

M. de ROCHEFORT, reçu dans l'Assemblée précédente, fit son remerciement, auquel M. VINCENS répondit.

M. de MASSIP prononça l'Eloge funèbre de M. le Président de DIONS.

M. de ROCHEFORT lut le vingt-deuxième Livre de l'Iliade, traduit par lui en Vers François.

M. RAZOUX termina la Séance par des Observations sur l'Inoculation.

Nous allons donner l'Extrait du Discours par lequel nous avons dit que M. VINCENS avoit ouvert la Séance.

L'humanité, cette vertu propre à donner au génie la plus grande activité ; aux lumières, la direction la plus noble & la plus utile ; aux Discours & aux Ecrits, les graces & la

perfuasion, a droit de régner fur les cœurs, & de prélider aux Ouvrages des Gens de Lettres, de cette Claffe d'Hommes auxquels un génie élevé, de vastes conoiffances, l'art de parler & d'écrire, une gloire fupérieure à tout ce qu'on apelle rang, honeurs, emplois, dignités, ont aquis l'empire des esprits & des cœurs. Cette vertu leur est néceffaire, foit par raport à la perfection de leurs ouvrages; foit par raport à l'influence qu'ils ont fur les mœurs.

Le Méchant n'est point pour le comerce des Mufes. Mille foucis l'agitent fans cefse; mille craintes le tourmentent: „ Coment le  
 „ goût des Lettres pourroit-il germer au mi-  
 „ lieu de ces anxietés? Une terre couverte  
 „ de buiffons & d'épines feroit-elle propre à  
 „ nourrir ces fleurs éclatantes, qui embéli-  
 „ fent nos jardins?

„ C'est à l'homme vertueux que les Mufes  
 „ réfervent leurs faveurs; & parmi les ver-  
 „ tus, c'est l'humanité qu'elle préfère. L'Ho-  
 „ me de Lettres en qui l'amour du genre hu-  
 „ main domine, est leur plus cher favori. Li-  
 „ vré par état à la contemplation & à l'étude,  
 „ la douce sérénité, inféparable d'une ame  
 „ bienfaifante, entretient dans fon cœur ce  
 „ calme profond, qui lui est si néceffaire pour  
 „ le rendre maitre de fes idées; pour en éxa-  
 „ miner toutes les faces; pour en faifir tous

„ les rapports. Ami, sectateur de la vérité,  
 „ jamais les nuages tumultueux des passions  
 „ ne la dérobent à ses yeux; s'il veut instrui-  
 „ re, ses préceptes, qu'un tendre intérêt  
 „ semble toujours dicter, convainquent l'es-  
 „ prit & pénètrent jusqu'au cœur; s'il veut  
 „ plaire, la nature n'offre à son imagination,  
 „ que des images riantes & animées; s'il  
 „ veut persuader, la franchise & les graces  
 „ viennent se placer sur ses lèvres: Dans  
 „ tous les genres, Orateur, Philosophe, His-  
 „ torien, Poète, il n'a qu'à épancher son  
 „ cœur dans ses Ecrits, pour intéresser &  
 „ pour plaire.

L'esprit ne sauroit atteindre à de pareils suc-  
 cès. Si le cœur ne l'inspire, sa froide lueur  
 peut bien séduire un instant, mais l'ennui la  
 remplace bien-tôt.

Dans l'Art oratoire, c'est le sentiment qui  
 donne ce mouvement, cette action, cette cha-  
 leur nécessaires pour toucher, pour émou-  
 voir, pour entraîner. „ L'esprit éclaire l'in-  
 „ telligence, par une méthode lumineuse;  
 „ mais sa marche est tardive, sa gradation est  
 „ lente: Le sentiment pénètre, enlève le  
 „ cœur; & cet Art, que l'esprit ne fait qu'in-  
 „ diquer froidement, il l'inspire par un en-  
 „ thousiasme victorieux.

C'est le sentiment qui donne au Philosophe  
 cette éloquence douce, affectueuse, qui ca-

che le maître sous les traits de l'ami sensible, & donne au précepte le ton de la tendre humanité.

C'est l'amour du genre humain qui préserve l'Historien des écueils dont la vaine gloire, l'ambition, l'esprit de parti sèment sa route. C'est l'humanité qui répand dans sa narration, dans ses portraits, dans les réflexions dont il accompagne les faits, cet intérêt séduisant, qui retient sans cesse l'ouvrage dans les mains de l'avidé Lecteur.

„ Dans la Poésie, le sentiment reçoit une  
 „ nouvelle étendue; tout s'anime, tout vit  
 „ aux yeux du Poète. . . Les sons que ren-  
 „ dent ces roseaux courbés sous l'effort des  
 „ vents, sont les accens plaintifs d'une Nym-  
 „ phe fugitive, échappée aux violences d'un  
 „ Dieu ravisseur: Ces Peupliers, couverts  
 „ d'un ambre liquide, sont des Princesses in-  
 „ fortunées, qui versent des larmes sur les cen-  
 „ dres d'un Frère orgueilleux & téméraire:  
 „ Les ruisseaux, les forêts, les fleurs mêmes  
 „ deviennent pour le Poète, les objets d'une  
 „ tendre sensibilité. Ici le sentiment se con-  
 „ fond avec le génie, & ces beaux Esprits,  
 „ dont les cœurs manquent de chaleur & d'ac-  
 „ tivité, sont le vulgaire profane que les  
 „ Muses écartent de leurs sacrés mystères.

C'est l'humanité, c'est ce sentiment vif & affectueux, répandu dans les Ouvrages des



Anciens, qui fait de ces génies immortels, nos modèles & nos délices. HOMÈRE, OVIDE lui-même, cet Auteur plus ingénieux que naturel, VIRGILE sur tout, nous fournissent mille exemples de cette précieuse sensibilité.

Le goût des ornemens ambitieux a éloigné la plupart des Poètes modernes de ce sentier de la nature, & leur fait trop souvent sacrifier le sentiment à la coquetterie de l'esprit.

„ Cependant si l'intérêt personnel est la règle des jugemens des homes, selon la pensée d'un Auteur moderne, si cet intérêt est la mesure de l'esprit qu'ils accordent aux autres, le succès d'un Ouvrage qui respire le sentiment & l'humanité, doit être plus assuré, plus universel, que celui de ces Ecrits, dont un stile pétillant est l'unique mérite. Les efforts que fait un Ecrivain pour briller, décèlent en lui des prétentions d'excellence & de supériorité qui humilient le Lecteur; & l'amour propre se croit aussi intéressé à réprimer cet orgueil, que l'indigence à décrier un luxe fastueux, qui rend la misère plus acablante.

Mais ce n'est pas seulement l'intérêt de leur propre gloire, qui prescrit l'humanité aux Gens de Lettres, l'influence que leurs Ouvrages ont sur les mœurs, leur en fait surtout un devoir indispensable.

„ Ce seroit s'abuser étrangement , que de  
 „ regarder les Gens de Lettres come des Par-  
 „ ticuliers indifférens à la Société. Au sein de  
 „ leur folitude, ils tiennent dans leurs mains  
 „ tous les ressorts qui font mouvoir les ho-  
 „ mes. Arbitres de l'opinion , du plaisir & de  
 „ la renommée , c'est souvent dans le silence  
 „ de leur cabinet , que se préparent ces révo-  
 „ lutions , qui , par une gradation presqu'in-  
 „ sensible , changent enfin la face de l'Uni-  
 „ vers. L'Home de Lettres règne sur les es-  
 „ prits par les lumières qu'il répand ; il pré-  
 „ sïde au plaisir , en se rendant maitre de nos  
 „ passions ; il est le dispensateur de la gloire.  
 „ Semblable à l'astre majestueux du jour qui,  
 „ placé au centre des globes divers qui l'envi-  
 „ ronnent , les éclaire , les réjouit , & leur  
 „ transmet une partie de sa splendeur.

L'empire que les Gens de Lettres exercent sur les esprits a souvent allarmé les Ministres de la Religion. Mais les sistèmes monstrueux d'impiété , que quelques esprits audacieux ont renouvelés de nos jours , ne peuvent avoir pris naissance , que parmi des homes insensibles à l'intèrèt du genre humain , & dont les cœurs sont vuides d'humanité.

„ Répondez , Philosophes sublimes , Gé-  
 „ nies transcendans , quels sont les motifs  
 „ louables qui vous animent , lorsque vous  
 „ attaquez nos principes les plus sacrés ? Est-

„ ce pour rendre l'home meilleur . que vous  
 „ anéantissez l'idée de la vertu ? Est-ce pour  
 „ affermir le bonheur de la Société , que vous  
 „ niez l'existence d'un Etre suprême , bon &  
 „ juste , qui récompense & qui punit ? Est-ce  
 „ l'intérêt des Humains , qui vous porte à  
 „ leur doner une ame de boue & de limon ?  
 „ L'amour de la vérité vous oblige , dites-  
 „ vous , à combattre les préjugés. . . Ah !  
 „ si nous étions assez infortunés , pour que  
 „ vos blasphèmes fussent la vérité , l'humana-  
 „ nité vous feroit une loi de cacher cette lu-  
 „ mière funeste , & ce feroit un crime horri-  
 „ ble de la manifester.

Bien loin que le vrai Philosophe songe à  
 afoiblir la force de la Religion , de ce lien le  
 plus fort de la Société , il met toute son étude  
 à l'affermir. „ Plein de respect pour ses mystères  
 „ impénétrables , il porte la lumière sur  
 „ les motifs de crédibilité qui fondent la Foi :  
 „ Epris d'admiration & d'amour pour les  
 „ principes de sa morale , dont le premier  
 „ fondement est l'amour de nos semblables ,  
 „ il démontre la proportion de cette Loi su-  
 „ prême , avec l'Etre parfait qui l'a dictée , &  
 „ avec l'Etre foible qui doit la pratiquer.  
 „ Par-tout il s'éforce de la rendre respectable  
 „ & de la faire aimer ; sur-tout il s'étudie à lui  
 „ rendre sa beauté naturelle , en éfaçant les  
 „ traits difformes dont l'erreur & le fanatisme ,

„ l'impiété & la superstition cherchent sans  
 „ cesse à la défigurer. Eh ! ne nous étonons  
 „ pas , si souvent il réussit mieux à la persuader ,  
 „ que les Ministres même du Sanctuaire : La malignité des  
 „ Peuples ose présumer que l'intérêt personnel se mêle quelquefois au  
 „ zèle de leurs Conducteurs ; mais elle ne soupçonne jamais , dans le  
 „ Philosophe , d'autre intérêt que celui de la vérité.

Un des moyens des plus sûrs de régner sur les homes , est l'atrait du plaisir , & ce ressort puissant n'est pas moins entre les mains de l'Home de Lettres que celui de l'Opinion....

„ Le plaisir livre nos mœurs aux gens de  
 „ Lettres dès le moment que nous començons à penser. Avec quelle avidité ne désirons-nous pas dans notre première jeunesse , ces Ecrits ingénieux qui , à l'aide de faits supposés , nous montrent les tableaux divers de la vie humaine , & auxquels nous devons ordinairement les premiers développemens de notre cœur ?

„ Qu'il est triste de voir abandonné à des plumes molles & éféminées , quelquefois obscènes , un genre qui a tant d'influence sur les premières affections des Humains ! ...  
 „ O vous Auteurs favoris des Muses , à qui les graces ont acordé le talent précieux d'embélir tout ce que vous touchez , jetez les yeux sur ces ames neuves & flexibles ,

„ avides de plaisir & de merveilleux , inca-  
 „ pables d'aimer la Vertu toute nue & pour  
 „ elle-même : L'humanité reclamée en leur fa-  
 „ veur les touches séduisantes de vos pin-  
 „ ceaux ; daignez consacrer quelquefois vô-  
 „ tre art enchanteur à leur ingénuité ; &  
 „ que la vertu, envelopée des nuances du plai-  
 „ sir, s'introduise dans leur sein , & s'y éta-  
 „ blisse pour jamais....

C'est surtout au Théâtre que l'Home de  
 Lettres influe sur les mœurs par l'atrait du  
 plaisir. La Comédie combat les vices & les  
 défauts par le ridicule , l'arme la plus redouta-  
 ble au cœur humain.... La Tragédie trace  
 les devoirs des Rois , & leur montre les dan-  
 gers des passions, „ C'est là que l'exemple ,  
 „ plus puissant mille fois que le discours le  
 „ plus pathétique, transforme en demi-Dieu  
 „ le spectateur le plus vulgaire. Son ame est  
 „ pénétrée du même feu qui anime les Perso-  
 „ nages. Intrépide avec le Grand-Prêtre JOAD;  
 „ clémente & généreuse avec AUGUSTE, dé-  
 „ vouée à la Patrie avec BRUTUS ; elle sent  
 „ dans ces momens , qu'elle est égale à celle  
 „ de ces Héros ; lors même que l'illusion est  
 „ dissipée , elle conserve encore les traces de  
 „ l'impression de grandeur qu'elle a reçue ; &  
 „ l'habitude des grands sentimens la soutient  
 „ toujours dans quelque degré d'élévation.

Si l'opinion & le plaisir font régner l'Ho-

me de Lettres sur la masse générale des hommes, la gloire dont il est le dispensateur, lui assujettit les Grands & les Monarques eux-mêmes.

Malheureusement les Gens de Lettres ne sont pas toujours dispensateurs équitables de la gloire. Ils se laissent quelquefois éblouir par certains vices, qui usurpent l'éclat des vertus; mais lorsque l'humanité anime l'Homme de Lettres, il ne voit le fondement de la vraie gloire que dans l'utile, l'honête & le juste; & rien ne sauroit le contraindre à prostituer ses éloges à ces Héros, qui n'ont d'autres vertus que l'orgueil, l'ambition & la vengeance, sources fécondes des grands forfaits. Il juge surtout avec une juste sévérité ceux que la mort a fait rentrer dans l'égalité naturelle, afin que l'opprobre dont il couvre les noms des méchants, qu'il arrache à l'oubli, devienne une leçon pour les vivans qui leur ressemblent. „ Sa voix re-  
„ doutable, en sévissant contre les modè-  
„ les, imprime une terreur secrète dans  
„ l'ame des imitateurs; ils aperçoivent  
„ avec éfroi les traits hideux qui les pein-  
„ dront à la postérité; & l'idée de l'igno-  
„ minie qui les atend au delà du tombeau,  
„ est une furie vengeresse qui les poursuit  
„ & les tourmente, lors même que la

» terre consternée s'abaisse & se tait de-  
 » vant eux. C'est ainsi que les Lettres, di-  
 » rigées par l'humanité, servent à l'éfroi  
 » des tirans, & au bonheur du Monde.

» Puisse cette aimable vertu régner à ja-  
 » mais sur les favoris des Muses, pour la  
 » perfection de leurs Ouvrages, pour l'a-  
 » vantage des mœurs, pour le bonheur du  
 » genre humain !

**L**E 25 Août, Fête de ST. LOUIS, l'ACA-  
 DEMIE FRANÇOISE tint son Assemblée publi-  
 que. Elle anonça que M. THOMAS, Sécre-  
 taire de M. le Comte de CHOISEUL, Ministre  
 des Affaires Etrangères, avoit remporté le  
 Prix de Poësie de cette Année. La Pièce qui  
 a été couronnée est une *Ode sur le Tems*. C'est  
 la quatrième fois que cet Auteur a remporté  
 le prix de l'Académie.

Dans cette Assemblée M. d'ALEMBERT lut  
 des Réflexions sur l'Ode, qui furent fort  
 applaudies. M. SAURIN termina la Séance par  
 la lecture du premier Acte d'une Tragédie,  
 intitulée *BLANCHE & GUISCARD*.

Cette Académie propose, pour sujet du  
 Prix d'Eloquence en 1763. l'*Eloge* de MAXI-  
 MILIEN DE BETHUNE, *Duc de SULLY, Su-  
 rintendant des Finances*.

**L'**ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES ,  
 ayant à sa tête le Comte de ST. FLORENTIN ,  
 Ministre & Secrétaire d'Etat , qui préside  
 cette Année à cette Compagnie , a présenté  
 au Roi le Volume de ses Mémoires pour  
 l'Année 1757.

Mrs. DUHAMEL & TILLET ont aussi pré-  
 senté à S. M. le premier, ses *Elemens d'Agricul-  
 ture* ; le second, un Mémoire qu'il a com-  
 posé, conjointement avec M. DUHAMEL ,  
 sur l'Insecte qui dévore les Grains de l'An-  
 goumois.

L'Académie a donné son Aprobation à une  
 Machine inventée par M. MALLASSAGUY DE  
 VIRIEU , Affocié de la Société d'Agriculture  
 de Lion : Par le secours de cette Machine ,  
 destinée à battre le blé , un seul home peut  
 faire l'ouvrage de huit bateurs.

**L'**ACADEMIE des Sciences, Inscriptions &  
 Belles-Lettres de TOULOUSE a décerné un  
 Prix quadruple à un Mémoire composé en co-  
 mun , par l'Abé BOSSUT , Professeur Roial de  
 Mathématiques aux Ecoles du Génie à Me-  
 zières & Correspondant de l'Académie Roiale  
 des Sciences , & par M. VIALET , Sous-In-  
 génieur des Ponts & Chaussées des Province  
 &



SEPTEMBRE 1762. 297

& Frontière de Champagne. Le Sujet proposé étoit de déterminer *la direction & la forme la plus avantageuse d'une digue, pour qu'elle résiste à l'éfort des eaux.*

**L**A Société Roïale des Sciences & des Arts établie à METZ, distribuera deux Prix l'Année prochaine; le premier, pour la Question qui avoit déjà été proposée, mais qui n'avoit pas été suffisamment éclaircie, savoir, *Quelles sont les différentes productions, qui conviennent le mieux au sol & à la tempérance du País Messin?* Le second pour cette nouvelle Question, *Quelles furent les Loix, en conséquence desquelles la Justice se rendoit à Metz & dans le País Messin, depuis la décadence de la Maison de CHARLEMAGNE, jusqu'au tems que les Coutumes écrites formèrent un Corps de Loix, d'après lequel la Justice fut administrée au Peuple de cette Province?*

**L'**ACADEMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES & ARTS de Besançon, distribuera le 24 Août 1763 trois prix diférens.

Le premier Prix, fondé par feu M. le Duc DE TALLARD, est destiné pour l'Elo-

quence ; il consiste en une Médaille d'or de la valeur de trois cents cinquante Liv. Le sujet du Discours fera :

*Combien les mœurs donent de lustre aux talens ?*

Le Discours doit être à peu près d'une demi heure de lecture. L'Académie aiant réservé le prix de 1762. en aura deux de la même espèce à distribuer en 1763.

Le second Prix , également fondé par feu M. le Duc DE TALLARD, est destiné pour l'Erudition ; il consiste en une Médaille d'or de la valeur de deux cents cinquante livres. Le sujet de la Dissertation fera :

*Comment se sont établis les Comtes héréditaires de Bourgogne ; quelle fut d'abord leur autorité, & de quelle nature étoit leur Domaine ?*

La Dissertation doit être à peu près de trois quarts d'heure de lecture , sans y comprendre le chapitre des preuves , qui devra être placé à la fin de l'ouvrage. Les Auteurs qui auront à produire des Chartres non encore imprimées , sont priés de les transcrire en entier , pour mettre l'Académie à portée de mieux apprécier les preuves qui en résulteront.

Le troisiéme Prix , fondé par la VILLE DE BESANÇON , est destiné pour les Arts ; il consiste en une Médaille d'or de la valeur de deux cents livres. Le sujet du Mémoire sera :

*Quelle est la nature des maladies épidémiques qui ataquent le plus souvent les bêtes à cornes ; quelles en sont les causes & les symptômes , & quels sont les moïens de les prévenir ou de les guérir ?*

Les Auteurs ne mettront point leurs noms à leurs Ouvrages , mais seulement une devise ou sentence à leur choix ; ils la répéteront dans un billet cacheté , dans lequel ils écriront leurs noms & leurs adresses. Ils enverront leurs ouvrages francs de port , au Sieur DACLIN , Imprimeur de l'Académie , avant le prémier du mois de Mai prochain.

Les ouvrages de ceux qui se feront conoitre par eux-mêmes , ou par leurs amis , seront exclus du concours.

**I**L s'est établi en SUISSE une Société , dont le but est d'inspirer l'émulation : Elle tachera de développer & d'appliquer à la pratique , un penchant qui est comun a presque tous les homes ; celui qui nous porte a augmenter le bonheur de nos semblables. Cette Société est composée de Membres & de Corefpon.

dants : On admettra le Cultivateur, le Philosophe, la Mère de Famille, le Magistrat, le Citoyen, l'Artisan &c. Il n'y a ni âge, ni sexe, ni condition, qui puisse exclure. Les personnes qui desireront de participer à cet établissement s'engagent aux conditions suivantes :

1°. D'envoyer leur nom & leur adresse véritable aux endroits qui seront indiqués.

Tous les six mois après la date de leur première Lettre, elles fourniront, non un Discours éloquent, ou une Dissertation Littéraire, mais le détail circonstancié d'une action honête, telle qu'elles puissent s'en rappeler le souvenir avec complaisance (\*).

2°. Outre leurs propres actions, que les Correspondants comuniqueront à la Société, ils feront les perquisitions les plus exactes,

(\* ) *Note des Editeurs de ce Journal.* Quoique nous aïons remarqué bien des inconvéniens dans l'exécution du Plan que se propose la nouvelle Société dont il s'agit ici, nous avons cependant crû devoir le présenter au Public tel qu'il est. Nous sommes persuadés, qu'un but aussi louable que celui des Fondateurs, leur conciliera l'amour & le respect de tous les Amis de l'humanité, & que répondant à leurs intentions, on s'empressera, en rectifiant ce qu'il peut y avoir d'impraticable dans leur projet, de féconder leurs sentimens patriotiques, pour en tirer le meilleur parti possible.

pour découvrir chez les autres des procédés, qui portent un caractère de bienfaisance, d'amour pour le travail, de modération, de justice, de fermeté & de noblesse. Ils tâcheront de poursuivre la vertu jusques dans cette obscurité, où elle semble quelquefois se cacher. Ces Mémoires, avec le nom & les circonstances des personnes principales, qui les ont occasionés, seront envoiés aux adresses de la Société. On cachera les noms subordonnés si la discrétion l'exige.

Pendant la première année que les Correspondants comerçeront avec la Société, on examinera avec l'attention la plus impartiale, tout ce qui peut prouver l'excellence de leur caractère & la bonté de leurs mœurs. Si le résultat de cet examen se trouve satisfaisant, le Correspondant sera admis come membre, dans une Société d'honêtes gens, qui le recevront parmi eux, avec la joie la plus vive, & l'amitié la plus sincère: Ce n'est qu'après cette Epoque, qu'il apprendra à conoitre ceux qui composent cet Etablissement.

Les Membres continueront toujours les fonctions de Correspondants; à côté de cela ils feront la comparaison des Mémoires, & ajugeront toutes les années un prix à l'habitant de la Suisse, qui, relativement aux informations reçues, aura le mieux élevé son enfant, tiré le plus grand parti de son champ

ou montré le plus de justice & de générosité, & son nom sera écrit avec respect dans les *Annales de la Société Helvétique*.

Le prix fera une marque honorable & non une gratification lucrative ; dans nôtre point de vûe ce seroit déshonorer la vertu , que de la récompenser avec de l'or.

Si l'action couronnée est d'une influence considérable, de sorte qu'elle augmente le bonheur de tout un Pais, nous témoignerons nôtre reconnoissance d'une manière éclatante & publique : La Société remerciera au nom de l'humanité dont elle sera l'organe.

Cette Compagnie tirera parti de la diversité des personnes, qui la composent, pour donner des directions particulières aux membres dispersés, sur la manière de faire du bien.

On invite les homes sensibles, les Patriotes de prendre part à nos occupations. Si des Etrangers éclairés & honêtes veulent nous comuniquer leurs lumières, pour augmenter la perfection & la solidité de cet Etablissement, nous les recevrons avec reconnoissance.

Les lettres seront écrites en Allemand ou en François, & envoyées franches de port à BALE à M. SCHORNDORFF, Directeur des Postes ; à ZURICH, à M. HESS, Directeur des Postes ; à BERNE à M. GOTTSCHALL Libraire, & sur l'adresse, *Pour être remis à la Société Helvétique.*



## S U I T E

*De l'HISTOIRE de Melle\*\*\* écrite par elle  
- même à une Amie.*

**T**U peux te figurer aisément, ma chère JULIE, que je n'eus rien de plus pressé, que de profiter de la liberté que me donoit ma Mère, pour écrire à mon Amant. Je lui fis part des favorables dispositions où étoit cette même Mère, qu'il craignoit si fort de trouver contraire à nos vûes; je lui peignois ses bontés, avec toute la vivacité possible; après quoi je donois essor à mes sentimens pour lui & laissai à l'un & l'autre de ces égards parler mon cœur en toute liberté. Je comuniquai ma lettre à ma Mère, qui me fit adoucir quelques termes de peu de conséquence & se chargea ensuite de la faire tenir.

Je ne tardai pas à recevoir une réponse aussi satisfaisante que je pouvois la desirer; ma Mère parut prendre à ma joie le plus sincère intérêt, je ne voiois plus en elle qu'une Amie tendre, à laquelle je comuniquois mes pensées les plus secretes.

Pendant trois à quatre mois, je continuai à recevoir très-régulièrement des Lettres de mon.

Cousin, toujours remplies des sentimens les plus tendres : J'y répondois demême & je trouvai dans ce comerce toutes les douceurs imaginables.

Nous vivions à la Campagne dans une grande retraite ; ma Mère ne paroïsoit point s'y ennuer & j'étois encore moins disposée à la quitter avec plaisir. La lecture, la promenade, quelques ouvrages, & les visites assés rares de quelques personnes des environs partageoient nôtre tems. Ma Mère me proposa d'essayer d'y passer l'hiver, qui au reste n'est point rigoureux dans ce quartier. J'y consentis avec joie & lui témoignai que sa conversation & sa compagnie me tenoient lieu de tout autre plaisir. Elle parut me favoir gré de ma façon de penser, & nous primes nos arrangemens en conséquence.

Come nous aimions l'une & l'autre beaucoup la musique, il fut résolu que nous ferions venir deux Maitres, l'un pour le chant & l'autre pour le claveffin, & come le premier jouoit très bien du violon, nous aurions une espèce de concert, deux fois chaque semaine; nous voulions aussi nous procurer le plaisir de faire danser quelquefois le soir les jeunes filles & les jeunes garçons des hameaux voisins.

Nous mimes en question, si nous ne proposerions point à quelques Amies de venir



prendre part à nos plaisirs. Deux Dames en particulier fort aimables, qui vivoient seules & assés retirées, nous parurent plus propres que toute autre à augmenter l'agrément de nôtre Société. On leur en fit la proposition ; elles y consentirent avec plaisir & ne tardèrent pas à venir nous joindre.

Je reçu quelques jours après une Lettre de mon Cousin : Quoiqu'elle contint ses protestations ordinaires, elles me parurent exprimées dans des termes beaucoup moins tendres. Il me sembloit que ce n'étoit plus son cœur, mais son esprit qui parloit. J'en fus allarmée. Je comuniquai mes inquiétudes à ma Mère. Elle chercha à excuser mon Amant, mais elle le fit d'une façon bien plus propre à augmenter mes soupçons, qu'à les détruire. Je passai une nuit cruelle. Le matin je fis une réponse, qui se sentoit de la disposition où j'étois. C'étoit un mélange bizarre d'amour, de reproches, de froideur &c.

La Lettre que mon Cousin m'écrivit ensuite, loin de me tranquiliser, me fit perdre toute patience : Elle étoit fort laconique ; la voici en substance :

M A D E M O I S E L L E ,

„ Je ne m'atendois pas à la Lettre que j'ai  
 „ reçue de vous. Des reproches aussi mal

„ fondés que ceux que vous me faites me  
 „ prouvent bien moins mes torts que vôtre  
 „ légéreté. Il n'est pas nécessaire que vous  
 „ aiés recours à de vains prétexte , pour rom-  
 „ pre une union , qui paroïssoit vous être  
 „ aussi agréable dans un tems , que je suis  
 „ persuadé qu'elle vous est indifférente au-  
 „ jourd'hui. Je vous ai aimé passionément  
 „ & je vous aimerois encore demême , si vous  
 „ continuiés à avoir pour moi de la tendresse ;  
 „ mais la plus aimable des Femmes perdra  
 „ tout droit sur mon cœur, dès qu'elle cessera  
 „ de m'en acorder sur le sien. Marqués moi ,  
 „ s'il vous plait, avec franchise, vos senti-  
 „ mens pour que je puisse me diriger en con-  
 „ séquence.

Que devins-je, ma chère JULIE, à la lecture  
 de cette Lettre ! Que de mouvemens différens  
 s'emparèrent de mon ame ! Est-ce là , disois-  
 je en moi même, cet Amant si tendre, si res-  
 pectueux, si timide ! Est-ce là cet Amant si  
 chéri & pour lequel j'étois prête à tout sacri-  
 fier ! Quoi ! des soupçons qui loin de l'ofen-  
 ser devoient au contraire lui prouver l'excès  
 de mon amour, m'atirent une lettre aussi du-  
 re ! Ah ! perfide ! L'excès de mon agitation  
 me fit perdre conoissance ; on me done du se-  
 cours ; ma Mère allarmée acourt dans ma  
 chambre ; mais je ne revins à moi qu'avec  
 une fièvre violente, qui pendant huit jours  
 fit craindre pour ma vie. Un peu moins agi-

tée, au bout de ce tems là, ma Mère se trouvant seule avec moi, me remit une nouvelle Lettre de mon Cousin, qu'elle dit avoir reçue peu de jours après le commencement de ma maladie. Il me demandoit pardon dans cette Lettre des termes dont il s'étoit servi dans celle, qui avoit fait une si violente impression sur moi; il rejettoit la faute sur l'idée où il étoit que j'avois changé à son égard, que cependant il avoit bientôt reconnu après le premier mouvement, que quoi qu'il en fut, il n'étoit pas en droit de me parler sur ce ton, que j'étois maitresse de moi même & qu'il ne pourroit se plaindre que de son malheur.

Come cette Lettre adouciſſoit un peu la précédente, quoiqu'elle ne fut point dans les termes que j'aurois désiré, elle ne laissa pas de contribuer à mon rétablissement. J'y répondis aussi tôt que mes forces me le permirent, & je reçus une nouvelle Lettre assez satisfaisante.

Quelques mois se passèrent sans qu'il m'arrivat rien d'interessant, sinon des Lettres de mon Cousin, tantôt plus, tantôt moins tendres; cette alternative m'inquiétoit d'autant plus, que malgré tout ce que mon amour me disoit en sa faveur, il ne m'étoit pas possible de me faire assez illusion, pour ne pas sentir que ses sentimens pour moi étoient altérés. Cette pensée me rendoit rêveuse, & je

profitois de tous les beaux jours , que le Printems començoit à nous rendre , pour me promener à l'écart & me livrer à mes pensées.

Dans ces entrefaites Mad. de L\*\* arriva à M\*\*\*\*\* avec M. son Fils. Sa qualité & ses richesses les firent recevoir avec distinction. Ma Mère informée de leur arrivée, jugea à propos d'aller exprès en Ville pour faire visite à cette Dame, dont elle se faisoit un honneur d'être encore un peu la parente. Elle l'invita à venir se délasser quelque jours à nôtre Campagne, des plaisirs bruians de la Ville. Pour mon malheur elle ne profita que trop de cette invitation : Elle arriva chez nous dès le surlendemain, avec M. son Fils, dont la vue me donna une émotion que je n'avois jamais sentie jusqu'alors : C'étoit sans doute un pressentiment des maux, qu'il devoit me causer.

Ma Mère, pour recevoir convenablement ses nouveaux hôtes, qui flatoient sa vanité, rassemblait journellement dans sa maison toute la bone compagnie, qui començoit à venir respirer l'air dans nos environs, en sorte que les parties de plaisir se succédoient presque sans interruption.

Dès les premiers jours M. de L\*\* m'avoit marqué des attentions particulières ; je les recevois avec la politesse que je croiois due à un hôte, qui faisoit plaisir à ma Mère. Ma façon d'agir l'encouragea à me faire conoitre

d'une manière plus précise , les sentimens pour moi ; il le fit cependant dans des termes qui ne me permirent de lui répondre que vaguement , d'autant plus que je comptois de le voir bientôt dans le cas de s'éloigner. Je résolus de me borner à éviter de me trouver seule avec lui , pendant le peu de tems que je suposois qu'il avoit encore à demeurer auprès de nous. Mais M. de L \* \* n'étoit pas home à se rebuter aisément : C'est le caractère le plus souple qui ait peut-etre jamais existé. Rien ne lui coute pour parvenir à ses fins.

Voiant que les Compagnies fréquentes que nous avions le gênoient souvent , il pria ma Mère de vouloir bien les éloigner autant qu'il seroit possible. En nous rendant à vôtre obligeante invitation , lui dit-il , nous espérons , MADAME , profiter du plaisir d'être avec une parente telle que vous , & c'est ce que nous ne pouvons faire parmi les nombreuses compagnies que vôtre politesse rassemble ici. Nous sommes bien éloignés de pouvoir nous délasser de la fatigue des parties bruiantes de la Ville , come vous nous l'avez fait espérer ; començons à vivre pour nous mêmes, je vous en supplie; nous avons tous besoin d'un peu de repos , si nous ne voulons pas exposer nos fantés.

Ma Mère avoit trop observé les démarches de M. de L \* \* pour ne s'être pas doutée de son inclination pour moi , & elle s'en trou-

voit trop flatée, pour ne pas faire tout ce qui dépendroit d'elle pour l'entretenir & l'augmenter. Je consens agréablement, lui dit elle, à vôtre demande, à condition, que lorsque vous sentirés l'ennui, ce que je ne doute pas qui n'arrive bientôt, vous aurés ainsés de sincérité pour m'en avertir, & que vous ne partirés d'ici, que lors qu'il n'y aura plus moien de vous y faire trouver de l'agrément. La proposition étoit trop du goût de M. de L\*\* pour ne pas l'accepter. Quant à Mad. sa Mère; elle étoit habituée à n'avoir d'autres volontés que celle de son Fils.

Je me trouvai alors obligée malgré moi d'être souvent seule avec ce nouvel Amant. Nos Mères favorisoient nos tête-à-tête, & il ne m'étoit plus possible de les éviter.

Cependant les Lettres de mon Cousin devenoient chaque courier plus indifférente. Je ne pouvois plus compter sur son attachement. Il négligeoit souvent de me répondre; quand il le faisoit, il excusoit mal cette négligence, & s'il se trouvoit encore dans ses Lettres quelques termes obligeans, ils paroisoient si peu naturels, si forcés, qu'il étoit aisé de voir qu'un reste de politesse avoit pû seule les y inferer.

Je comuniquois mes chagrins à ma Mère. Elle feignoit de me plaindre, me faisoit sentir que j'avois une belle occasion de me venger d'un infidèle, & que si j'étois en

état d'écouter la raison , je ne balancerois pas à accepter les ofres qu'elle favoit que me faisoit M. de L\*\* qu'elle ne vouloit cependant pas user de son autorité pour m'obliger à ce Mariage , mais qu'elle me recomandoit au moins , & sous peine de la défobliger souverainement d'avoir toujours pour lui des égards & de ne jamais rien lui dire qui put le rebuter.

( *La fin le Mois prochain.* )



L I V R E N O U V E A U.

**I**L vient de sortir de l'Impr. de la Société Typographique de BERNE un Ouvrage interressant de 439 pages grand in 12 sans l'Avertissement. Il a pour titre: *Questions de Droit Naturel & Observations sur le Traité du Droit de la Nature de M. le Baron de WOLFF, par M. de VATTEL.* L'excellent Ouvrage du même Auteur , intitulé le *Droit des Gens* , en 2 Vol. in 4to. a rendu son Nom trop célèbre , pour que le Public ne reçoive pas favorablement tout ce qui sort de sa plume. On peut assurer , que les Questions dont il s'agit ici , sont traitées avec toute la sagacité , la clarté , l'élégance & le jugement , que l'on avoit lieu d'attendre d'une personne , qui possède aussi bien ces matières.



## E X T R A I T

*D'une Ode sur la Religion , attribuée à M. de*  
V O L T A I R E.

**S**E peut-il que dans ses ouvrages  
L'home aveugle ait mis son apui ,  
Et qu'il prodigue ses hommages  
A des Dieux moins divins que lui ?  
Jusqu'à quand par d'afreux blasphèmes  
Rendrons nous des honeurs suprêmes  
Aux métaux qu'ont formé nos mains ?  
Jusqu'à quand l'encens de la terre  
Ira-t-il grossir le tonerre  
Prêt à tomber sur les humains ?

Descends des demeures divines ,  
Grand Dieu ! les tems sont acomplis ;  
L'Erreur enfin sur des ruines  
Va voir des Temples rétablis ;  
Un jour pur comence à paroître ,  
Mortels ! le Sauveur vient de naître ,  
Pour nous arracher au tombeau ;  
De l'Ënfer les monstres terribles ,  
Abaisant leurs têtes horribles ,  
Tremblent aux pieds de son berceau.

Mais



Mais l'homme, constant dans sa rage ,  
S'opose à sa félicité ;  
Amoureux de son esclavage  
Il s'endort dans l'iniquité.  
Je vois ses mains infortunées ,  
Aux palmes du Ciel destinées  
S'offrir à des fers odieux ;  
Il boit dans la coupe infernale ,  
Et l'épais venin qu'elle exhale  
Dérobe le jour à ses yeux.

Ne peut-il des nuages sombres  
Percer la longue obscurité ?  
Jésus porte à travers les ombres ,  
Le flambeau de la vérité :  
Ouvre les yeux , homme infidèle !  
Suis le Conducteur qui t'appelle ;  
Mais tu te plais à t'égarer ;  
Afermi dans l'ingratitude  
Tu voudrois que l'incertitude ,  
Te dispensât de l'adorer.

Mets le comble à tes injustices ,  
Il n'est plus tems de reculer ;  
Ses vertus condamnent tes vices  
Il faut le suivre ou l'immoler.  
L'erreur , la colère , l'envie  
Tout s'est armé contre sa vie ,

Que tardes-tu ? Perce son flanc ;  
De ses jours il t'a rendu maître ;  
Et qui l'a bien pu méconnoître  
Craindra-t-il de verser son sang !

O toi , dont la course céleste  
Annonce aux Homes ton Auteur ,  
Soleil ! en cet état funeste  
Reconois - tu le Rédempteur ?  
C'est à toi de punir la Terre ;  
Si le Ciel suspend son tonnerre ,  
Ta clarté doit s'évanouir.  
Va te cacher au sein de l'onde ,  
Peux - tu doner le jour au monde ,  
Quand JESUS cesse d'en jouir ?

Lui seul insensible à ses peines ,  
Brise les liens de la mort.  
Grand Dieu , grace aux fureurs humaines ,  
L'univers à changé de fort ;  
Je vois des palmes éternelles ,  
Croître en ces Campagnes cruelles ,  
Qu'arrosoit son sang précieux.  
L'home est heureux d'être perfide ,  
Et coupable d'un deicide  
Il nous fait devenir des Dieux.



EXTRAIT

*D'un Poème sur la Vérité , par M. \* \* \* \* \**

**L'**HOMME est-il insensible à l'éclat de tes traits ,  
 Ou bien , loin de ses yeux as-tu fui pour jamais ,  
 Vérité , qu'à mes vœux , dérobent mille obstacles ?  
 Toujours avec le faux je confonds tes oracles.  
 Pour fuir , en te cherchant les écueils que je crains,  
 Sers de guide toi même à mes pas incertains.  
 Par nos préjugés seuls gouvernés dans l'enfance ,  
 L'erreur dans nos Esprits prévient la conoissance ;  
 Que sert de réfléchir dans une autre saison ,  
 Le joug de l'habitude asservit la raison ;  
 Toujours loin du droit sens, entraînés par les autres,  
 Sur leurs faux jugemens s'afermissent les nôtres ,  
 Et de l'opinion esclaves malheureux ,  
 Nous vivons , nous parlons , & nous pensons come  
 eux.

Loin du Peuple, séduit par de vaines images ,  
 Recherchons nous le vrai sur les traces des sages ,  
 Jouëts d'un faux éclats qui nous éblouit tous ,  
 Par des sentiers divers ils errent come nous.  
 L'univers est pour eux couvert de voiles sombres.  
 Pour des objets réels on ne prend que des ombres  
 Mortel ! A quel excès porte-tu ton orgueil ?

De ta foible raison un atôme est l'écueil,  
 Il veut d'un premier Etre approfondir l'essence,  
 Il fonde ses décrets, mesure sa puissance,  
 Rencontrant l'infini, dans ce corps limité,  
 Par les bornes du Monde il n'est pas arrêté.  
 Grand Dieu ! Dans l'embaras qui confond sa foiblesse,

On voit de tes desseins la sublime sagesse.  
 Les objets qu'à ses yeux tu fûs envelopper,  
 Rempliroient-ils un cœur que tu dois occuper ?  
 C'est pour suivre tes Loix que l'homme a reçu l'être,  
 Tu l'as fait pour t'aimer, & non pour tout connoître.  
 Il doit, peu curieux d'un stérile savoir,  
 Chercher les vérités qui fondent son devoir.  
 Mais l'homme s'aveuglant par un orgueil extrême,  
 Ose douter de tout & met tout en problème,  
 Et voulant être seul maître de son destin  
 Il méconnoit de Dieu le pouvoir souverain.  
 Des Prophètes, des Saints il fronde les oracles,  
 Pour ses yeux obscurcis il n'est point de Miracles.  
 Tout culte, toute loi, pour lui tout est égal,  
 Et son erreur confond le bien avec le mal.  
 Il veut soumettre tout à son foible génie,  
 Lui qui tient de Dieu seul sa raison & sa vie.  
 Peut-il savoir de Dieu quelle est la volonté,  
 Lui que couvre la nuit de l'incrédulité ?



## E P I T R E

A T I R A N L E B L A N C.

**M**oi , de cinq Ours la Souveraine ,  
 Qui leur done & prescrit des Loix ,  
 Faut il que je fois à la fois  
 Et vôtre esclave & vôtre Reine ?  
 O des tirans le plus tiran !  
 Vous vùlés que je versifie ,  
 Vous comandez à mon génie  
 Come il vous plait , du noir au blanc ;  
 Tantôt c'est une comédie ,  
 Puis un portrait , puis un discours  
 Sur les graces , sur les amours ;  
 Un roman , un historiette ,  
 Uu bouquet , une chansonette . . . .  
 Que fais-je enfin ! car Dieu merci ,  
 Bien étendu sur une chaise  
 Vous ordonez tout à vôtre aise  
 Sans souffrir qu'on dise nenni ;  
 Mais dites moi , quelle manie  
 Vous prend de vouloir sans pitié  
 Guinder mon stile négligé  
 A la froide monotonie  
 D'un vers strictement compaffé ?  
 Et lorsque a nôtre Académie  
 Chacun se met à l'atelier ,  
 Prend son craion & son cahier ,  
 Vôtre Minerve est endormie.  
 On a beau dire , travaillez :  
 Vous répondez , ah je suis triste ,  
 Et du ton d'un Evangéliste  
 Sur le travail , vous rabachez ;

Sur la musique, l'écriture,  
 La promenade, la lecture ;  
 Disant, il faut se ménager,  
 Craindre le Soleil & la Lune,  
 Se retirer avant la brune,  
 Souper peu, puis s'aller coucher ;  
 Dormir dix ans si vous pouvez.  
 Tiran le Blanc, je vous le jure,  
 Rien n'est égal à la censure  
 Que contre nous vous exercez.  
 On vous caresse, on vous contemple ;  
 Ce n'est le tout d'être gâté,  
 Il faut encore prêcher d'exemple ;  
 Si vous voulez être écouté.



## A V I S.

**C**OME la 7<sup>me</sup>. Lotterie de Bartenstein, & la  
 8<sup>me</sup> de Synderinguen, toutes deux en faveur des  
 Pauvres des trois Religions, ont été tirées & finies  
 en très bon ordre, & au contentement des Intéres-  
 sés, auxquels on a païé à leur satisfaction les Prix  
 qui sont tombés en Suisse : Son Altesse Sérénissime  
 Monseigneur le Prince de HOHENLOHE - WALDEN-  
 BOURG - BARTENSTEIN & C. Prince du Saint Em-  
 pire, a acordé la Permission & le Privilège, de pro-  
 céder à la 8<sup>me</sup> de Bartenstein & à la 9<sup>me</sup> de Syn-  
 deringuen, consistant en 4. Classes. On trouvera  
 des Plans & des Billets chés M. Jean Rodolph  
 NEUHAUS Fils à Bienne. On peut aussi s'adresser à  
 M. Jean Henri SCHALCH Comissaire au Raisin  
 Blanc à Schafouse, & chés M. Jean WASMER à  
 Arau, de-même que chés Mrs. les autres Collec-  
 teurs connus & acoutumés des différentes autres Vil-

les. On prie d'affranchir partout, les argents & les Lettres. On peut nourrir Classe après Classe, ou tout à la fois, pour ne rien négliger, en prenant des Collecteurs un reçu. On paiera pour un Billet de celle de Bartenstein Liv. 12. & pour celle de Syndringen Liv. 6 d'Empire, en espèces au cours qu'elles sont évaluées, dans la Recette & Débourse: Ces deux Loteries se sont rendues recommandables par l'exactitude & le bel ordre, qui sont observés dans les Plans & dans les Tirages, aiant mérité, par une réputation entière, l'approbation & la confiance du Public Les Amateurs sont priés d'envoïer de bon heure leurs comissions pour des Billets, dont on a déjà assuré & débité un nombre considerable, car aussi-tôt que les dites Loteries seront à peu près remplies, on procédera au Tirage, sans aucun retard.

On trouvera aussi chès Mrs. les susdits Collecteurs & Comissionaires des Plans & Billets de la 4<sup>me</sup> Loterie en faveur de l'Eglise de St. Gertrud, dans la Ville Impériale d'Essen, consistant en trois Classes. Come la 1<sup>ere</sup> Classe est déjà tirée, les Amateurs pourroient avoir des Billets pour les deux dernières Classes.

---

**L**EURS EXCELLENCS de Berne aiant encouragé l'Etablissement d'une Plantation de Meuriers, pour Vers à soye, faite à Vevey, par M. l'Assesseur BERDEZ, non seulement cet Etablissement a réussi d'une manière convenable, mais il s'y est fait encore plusieurs Pépinières, au m<sup>o</sup>ien desquelles M.

BERDEZ est en état de fournir des Meuriers de la grosseur de trois pouces de circonférence, à un pié de terre & avec de belles feuilles, à raison de 6 Francs la douzaine, rendus francò au Port de Vevey. On pourra lui écrire, en afranchissant les Lettres.

Le mot du Logogriphe du Mois dernier est **TAMBOUR** : En retranchant le *t* & le *b*, reste *Amour*.



## T A B L E.

<b>E</b> VENEMENT <i>édifiant, ou Histoire de l'Abé de Suze.</i>	219
<i>Lettre à l'Auteur des Fragmens Historiques, qui ont paru dans ce Journal.</i>	229
<i>Essai sur cette Question, Quelle est la Vertu la plus solide, ou celle de tempéramment, ou celle qui est acquise par la Raison?</i>	237
<i>Réflexions sur le Ministère, au sujet de la Lettre inserée dans le Journal de Juillet p. 33.</i>	246
<i>Observations sur l'Histoire naturelle.</i>	264
<i>Essai sur cette Question, Quels sont les moïens de tirer un Peuple de sa corruption.</i>	269
<i>Nouvelles Académiques.</i>	288
<i>Suite de l'Histoire de Melle écrite par elle même à une Amie,</i>	303
<i>Livre nouveau</i>	318
<i>Extrait d'une Ode sur la Religion, atribuée à M. de Voltaire</i>	312
<i>Extrait d'un Poëme sur la Vérité, par M.*****</i>	315
<i>Epitre à Tiran le Blanc.</i>	317
<i>Avis.</i>	318